

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

074
A 345-e

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

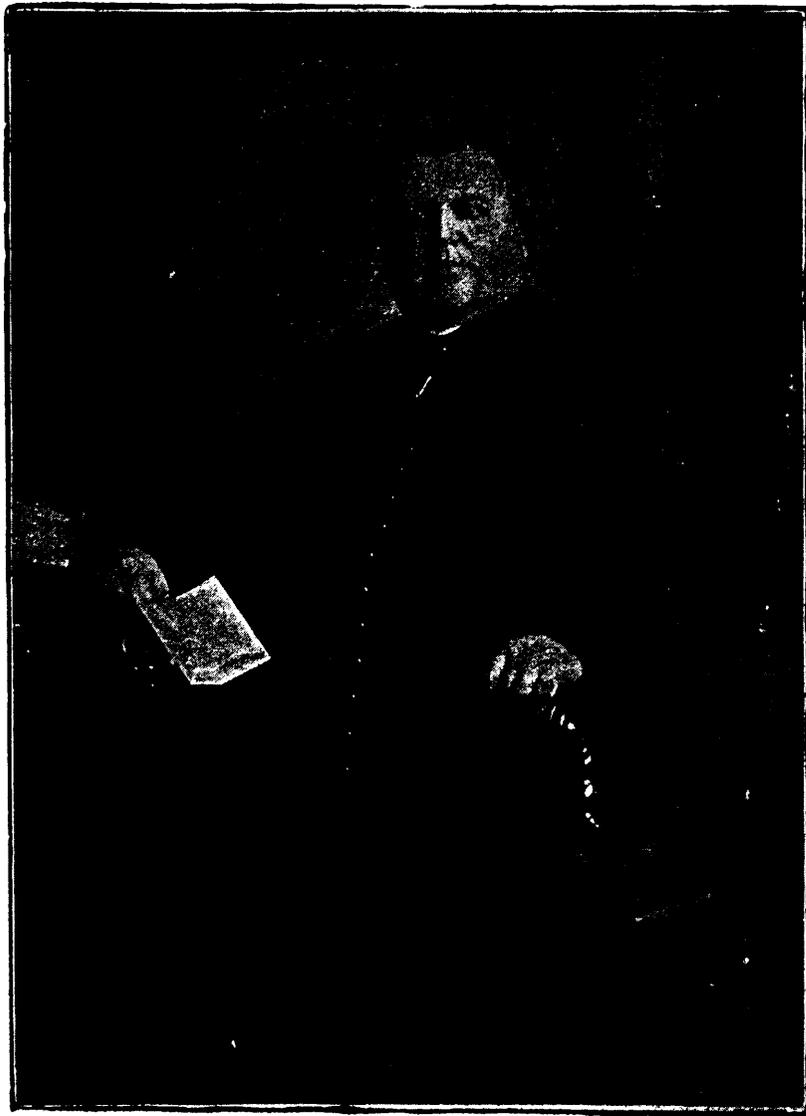
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 350.—SAMEDI, 17 JANVIER 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONSIGNOR LABELLE

Photo Notman. — Photogravure Armstrong

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—M. Félix Pinault, par Léon Ledieu.—La mort d'une fiancée, par Lamartine.—La petite mendicante, par Pierre Bédard.—Notes historiques. Buffalo Bill.—Sitting Bull.—Poésie : Trois-Rivières, par Chs.-M. Ducharme.—Cueillettes et glanures : Revue des revues, par Jules Saint-Elme.—Feu Monsignor Labelle.—Métiers de la rue : Croquis Montréalais, par E.-Z. Massicotte.—*Pro Patria*.—Carnet de la cuisinière.—Poésie : Le voyage à Pontchartrain, par Alfred de Musset.—Choses et autres.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de Monsignor Labelle.—Buffalo Bill.—Camp indien.—Sitting Bull.—Salon de 1890 : "Pro Patria".—Portrait de M. Louis-Félix Pinault, M. P. P.—Vue générale de Mataue.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Les principaux lots du dernier tirage mensuel ont été réclamés, jusqu'à ce jour, par les personnes suivantes : M. Adjuor Lépine, 38, rue Chenière, Saint Sauveur de Québec, \$25 00 ; M. N. Nolin, 161, rue Hyppolite, Montréal, \$15 00 ; M. l'abbé J.-F. Dupuis, professeur au collège Lévis, \$4 00 ; M. Napoléon Lacombe, 294 A, rue Amherst, Montréal, \$3 00 ; M. Wm Dumas, Saint Roch des Au, \$2 00.

La liste complète des primes réclamées paraîtra la semaine prochaine.



En lisant le compte-rendu des funérailles de Monsignor Labelle, en voyant la foule qui s'est rendue à Saint Jérôme pour rendre un dernier hommage au modeste grand homme qui vient de mourir, je me sens reporté, par la pensée, à cinq ans en arrière, me souvenant que, dans cette même capitale du plus grand colonisateur que notre pays ait jamais enfanté, j'ai assisté à une fête dont le souvenir ne s'effacera pas de la mémoire de ceux qui en ont été témoins.

C'était vers la fin du mois d'août 1885, le bon curé revenait de France avec une escorte d'hommes d'opinions et de professions différentes, mais

que le caractère élevé et les grandes idées du prêtre canadien avaient séduits, gagnés, entraînés, enthousiasmés, et qui voulaient voir de leurs yeux tout ce royaume qu'il avait conquis sur la forêt et donné à l'agriculture ; ils voulaient voir l'humble presbytère de ce vaillant qui, par son énergie, son patriotisme et son magnétisme étrange avait soulevé toute un peuple, créé soixante villages et agrandi la Nouvelle-France.

Parmi ces représentants de la vieille patrie on remarquait des journalistes distingués, des savants éminents, des économistes remarquables, des artistes connus, et les noms de MM. L. de la Brière, Agostini, de Molinari, Londe, Turet Bognet, l'abbé Maugin, Demange, et autres, nous sont maintenant familiers.

Après avoir reçu le plus bienveillant accueil à Montréal où, par un singulier hasard, ils furent reçus à l'hôtel de ville en même temps que le général Middleton qui devait disparaître plus tard dans des circonstances si tristes pour lui, nos visiteurs furent invités à St-Jérôme pour assister à la réception que les citoyens préparaient à leur curé bien-aimé.

Je les accompagnais en ma qualité de représentant de la *Presse*.

* * * Pauvre ville, en larmes aujourd'hui, qu'elle était bruyante et animée par cette belle journée resplendissante de soleil ; qu'elle était joyeuse et comme les trois couleurs éclatantes criaient le doux nom de France du haut de chaque maison ; qu'il était beau ce paysage où des eaux, de la plaine et des bois semblaient nous arriver un concert d'harmonie s'unissant aux vigoureuses acclamations des habitants de dix villages accourus pour saluer leur bienfaiteur !

Comme il rayonnait, le vigoureux apôtre de la colonisation, comme il semblait heureux de se retrouver au milieu de ses solides cultivateurs et de ses bûcherons taillés en hercules ! Avec quel bonheur il revoyait ces visages amis, ces chaumières connues, la vieille église, et comme il pensait à l'octogénaire paralysée, à sa mère vénérée qui attendait son "petit garçon" !

Car pour cette petite vieille, frêle et délicate, le colosse était toujours resté l'enfant, le *petit garçon* et pour cet homme de génie qui traitait avec les plus hauts de puissance à puissance, la femme faible et simple qui l'avait bercé était toujours "Maman."

C'était près d'elle qu'il revenait chercher la paix et le calme après les fatigues et les luttes, et la douce paysanne savait trouver dans son cœur d'or des mots simples et vrais qui faisaient pleurer le *Roi du Nord* !

Un roi comme on n'en avait jamais vu, un roi sans liste civile, pauvre et s'occupant, un roi travaillant sans relâche, un roi bûcheron, cultivateur, instituteur, prêtre, à l'aise partout, et entrant avec autant de plaisir dans la hutte du colon qu'au Vatican.

* * * Quelle journée ! et comme il fait bon de se souvenir de ces moments heureux qui jettent quelques notes gais dans ce grand murmure de plaintes et de douleurs qui se fait entendre dans la vie.

Je le vois encore, le bon curé, écoutant avec ravissement l'*Ave Maria* chanté avec tant d'âme par madame Agostini, au milieu du silence de toute une foule étonnée ; je le revois entonnant d'une voix émue le *Te Deum* pour remercier Dieu de lui avoir permis de revenir dans sa vieille paroisse ; je le revois toujours au sortir de l'église nous dire avec ce bon sourire qui illuminait sa franche et belle figure :

—Et maintenant que Dieu est servi, allons voir maman !!!

Qu'il était petit le presbytère pour cette foule qui voulait saluer la maman du curé ? la maman du *petit garçon* dont le nom était célèbre au vieux monde comme dans le nouveau !

Elle était assise dans son grand fauteuil, si grand qu'elle semblait plus petite et plus mignonne encore ; vêtue de noir, on sentait cependant qu'elle avait voulu se faire belle pour plaire davantage,

si la chose eut été possible, à son cher enfant, et le bronze de mon cœur s'attendrit quand je vis le grand curé baisser sa haute taille, s'incliner, se mettre à genoux et se faire tout petit pour arriver aux lèvres de sa mère et lui demander de le bénir !

Et ce qui se passa en ce moment dans ces deux grands cœurs dut être un de ces bonheurs que l'on n'ose pas rêver !

Elle était dans son grand fauteuil, sa place habituelle, au milieu des meubles accoutumés... elle y est sans doute encore, mais l'enfant est parti pour cet au-delà d'où l'on ne revient jamais...

* * * Mais, ce jour-là, tout chantait dans le cœur des visiteurs réunis dans le modeste salon du pauvre presbytère qui s'emplit de rumeurs joyeuses et de gais propos, et bientôt toute l'attention se fixa sur la noble vieille que l'on venait saluer.

Les délégués et les touristes lui furent présentés à tour de rôle, les femmes l'embrassant avec respect, les hommes s'inclinant profondément et lui baisant la main ; et la mère troublée de ces marques d'affection, jetait de temps en temps un regard humide vers son fils qui lui avait ainsi amené, de quinze cents lieues, ces enfants de la vieille France pour la connaître.

Et pendant cette scène que je n'oublierai jamais le curé se donnait du mouvement, se démenait et parlait très haut ainsi que font les enfants quand ils ont peur et qu'ils veulent s'étourdir ; et c'est qu'il avait vraiment peur, ce brave qui ne reculait devant rien... il avait peur de pleurer.

Cette émotion, chacun le ressentait, et M. de Molinari me disait le soir en revenant : — Je suis un vieux journaliste, je ne m'émeus pas facilement, eh bien ! quand j'ai assisté à la réunion de la mère et du fils, je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes.

M. Agostini disait un peu plus tard au banquet, en proposant la santé de la mère du curé Labelle : "cette vieille et tendre mère qui nous est apparue tout à l'heure comme le vrai symbole de la maternité."

Tout cela s'est passé et s'est dit hier, mais comme c'est déjà loin de nous, puisque pareille réunion est désormais impossible, et comme le petit presbytère de St. Jérôme doit paraître grand et vide à la vieille mère qui ne voit plus son petit garçon

* * * A Noël, il était encore plein de vie et de santé ; j'ai même causé longuement avec lui ce soir là, d'une de ces causeries aimables, pleines de bons mots et sérieuses en même temps.

Nous reprimes même, pendant un moment, un sujet bien grave pour ce jour de joie, le jour de la nativité du Sauveur, un sujet qui me préoccupait toujours, qui m'obsède et auquel je n'ai jamais cessé de penser depuis que j'ai l'âge où l'on raisonne, où l'on pense, où l'on étudie les grands problèmes ; je veux parler du lendemain de la mort.

Sujet terrible et qui donne le cauchemar, sujet que l'on traite alors que l'on est à deux, enfermés dans une chambre, quand le vent pleure aux fenêtres et quand on pense aux morts que, dans notre pensée troublée, nous croyons voir frissonner dans leurs tombes.

Que de fois lui ai-je fait cette étrange demande que plus d'un d'entre nous a aussi adressée à d'autres :

—Si vous mourez avant moi, mon cher curé, mon vieil ami, revenez, si cela est possible, me dire quelque chose de ce qui se passe de l'autre côté de la vie, ou faites-moi savoir par une manifestation quelconque ce que l'on devient, etc., etc.

Oh ! l'excellent homme ne me traitait ni de fou, ni d'impie ; il était trop grand pour cela et il comprenait trop les batailles que peuvent se livrer les idées dans un crâne.

Ce lendemain de la vie, il le connaît maintenant ; ce peut être, cet inconnu, il les comprend, et qui sait, si, invisible pour tous il n'est pas au milieu de nous, qui sait s'il ne me regarde pas encore en souriant de son bon sourire d'enfant en me pardonnant les écarts de ma plume, comme il m'ab-

solvait si souvent des excentricités de mes questions ?

Il planait si haut, il était si bon, si humble et si indulgent que je demande comment il se fait qu'un journaliste ait osé se glisser dans son cercueil pour mordre ce grand mort, qui le faisait trembler vivant.

* * * Comment il est tombé ? comment ce chêne si vigoureux a été abattu ? comment ce colosse a été terrassé ? vous le savez, un accident, un coup foudroyant, une hernie étranglée l'a jeté à terre.

Dès qu'il a été prévenu par les médecins qu'il devait subir une opération, il ne s'est pas fait illusion un seul instant, il a compris qu'il allait mourir.

Il l'a vue venir sans crainte cette mort dont le nom seul nous donne le frisson et il s'est éteint n'ayant qu'un regret : celui de quitter sa mère, ou plutôt de ne pas mourir dans ces bras.

Et maintenant cet homme de bien qui a donné toute sa vie à son pays, qui a été le modèle du prêtre, du citoyen et du patriote, repose pour toujours dans la chapelle du cimetière au milieu de ses amis, de ses braves colons qu'il aimait tant et qui lui devaient presque tous les bonheurs qu'ils avaient connus dans la vie.

Il a disparu, c'est fini, mais quel vide il laisse et qui pourra jamais le combler



LOUIS-FELIX PINAULT

La première fois que j'ai rencontré le député de Matane, (il n'était pas encore membre de l'Assemblée législative à cette époque), c'était peu de temps après mon arrivée à Québec et quelques jours avant l'excursion en Europe des membres de la Presse.

Vous savez ce que c'est qu'une première entrevue, on se borne à échanger quelques mots, on parle un peu de tout et de rien, et je n'aurais peut-être pas attaché une grande importance à cette présentation, banale comme toutes celles de ce genre, si le physique même de ma nouvelle connaissance ne m'avait pas frappé.

Un homme superbe, bâti en hercule, au cou solide et bien attaché, aux épaules larges, bien musclé, la poitrine en avant, des mains à manœuvrer une pièce de siège ou à faire tourner une de ces larges et longues épées du moyen-âge qu'on voit dans les musées ; une figure franche, des yeux qui regardent bien en face, une moustache épaisse, bref un de ces types mâles et énergiques comme on n'en voit pas tous les jours.

Lui parti, comme on était au Club de la garnison, je pris des renseignements.

Ju-tement tous ceux qui se trouvaient là le connaissaient parfaitement et les notes biographiques m'arrivèrent de tous côtés.

Après avoir bu une gorgée de grog, l'un des assistants se recueillit un instant et me dit :

— Pinault, qui vient de vous être présenté, est un des avocats les plus distingués de Québec, grâce à son talent et à ses connaissances légales, et l'ami de tous les hommes intelligents, grâce à son excellent caractère et à son bon cœur.

Son âge ? Il a eu trente-six ans aux dernières pommés

Son père, vieillard de quatre vingt ans aujourd'hui, ne recula devant aucun sacrifice pour faire instruire ses enfants et fut récompensé de son dévouement par leur bonne conduite, leur amour du travail et l'ardeur qu'ils apportèrent dans leurs études.

L'aîné de la famille, cultivateur intelligent, a hérité de la terre paternelle, dans la paroisse du Sacré-Cœur, près de Rimouski. Deux autres de ses fils sont médecins et établis aux environs de Minneapolis, où ils font honneur au nom Canadien-français. Ses quatre filles sont religieuses à la Congrégation de Notre-Dame.

M. Pinault fit de brillantes études au Séminaire de Rimouski, d'où il sortit en 1875 avec le titre de premier bachelier et en emportant le prix du prince de Galles.

Admis à l'étude du droit en 1876, il suivit les cours de l'Université Laval et étudia la procédure dans l'étude de l'honorable juge Bossé et de M. G. Amyot, M. P.

Il est capitaine au 9^e bataillon et a fait la campagne du Nord-Ouest.

Le reste vous le savez ; c'est un veinard, tout lui réussit. Il croit en son étoile et il a raison, mais il faut reconnaître qu'il fait tout pour réussir, c'est un homme d'ordre, très posé, ne s'emballant pas facilement et qui réfléchit avant d'agir.

Pourquoi faut-il que tant de qualités soient gâtées par un défaut ?

— Comment, quel défaut ?

— C'est un célibataire endurci, pétrifié, mais cela se passera peut-être. Aucun regard de femme n'a pu le décider à faire publier ses bans. C'est tout ce qu'on lui reproche, mais c'est très grave et l'on dit que les jolies Québécoises sont décidées à l'enchaîner une bonne fois pour toutes.

Je continue les notes biographiques.

M. Pinault a beaucoup voyagé et a beaucoup vu et beaucoup retenu.

De ses excursions aux Etats Unis il a rapporté tout un bagage de connaissances légales, politiques, administratives, industrielles et agricoles qui lui sont d'un grand secours dans sa profession et qui lui serviront dans sa carrière politique quand il se débattrà à la chambre de grandes questions exigeant des études spéciales.

Apte à tout, il n'a pas hésité, il y a quelques années à mettre des capitaux dans une grande entreprise agricole, dans laquelle un de ses frères est également intéressé. Il n'en a pas eu de regrets.

Cependant ces voyages ne lui suffisaient pas, il voulait étudier l'Europe, et c'est alors qu'il profita de l'excursion des membres de la Presse pour traverser l'Océan en 1888. C'est aussi ce qui me procura le plaisir de faire le voyage avec lui.

A Paris, il étudia la procédure criminelle française en suivant le fameux procès de Prado, et la procédure parlementaire en assistant souvent aux séances de la chambre des députés. Après avoir écouté avec attention les savantes plaidoiries du Palais et les discours des hommes d'Etat, il revenait le soir à l'hôtel, prenait des notes et classait dans sa mémoire ce qu'il avait vu et entendu.

A Rome, il a visité le Vatican et le Quirinal, assisté aux sermons des premiers prédicateurs du monde, et a été spectateur et auditeur des luttes oratoires des députés italiens.

En Belgique, il a eu des audiences des principaux hommes politiques et rendu visite au fameux Laurent, l'éminent commentateur du code.

A Londres il était dans les galeries de la Chambre des Communes aussi souvent qu'il le pouvait.

Avide d'étude et de savoir, son voyage lui a donné toutes les joies que peut désirer un avocat et un homme politique, et quand, après quatre mois d'absence, il remit le pied sur le sol natal, il avait vu, entendu et retenu beaucoup.

Peu causeur d'ordinaire, je me souviens lui avoir entendu résumer ses impressions en disant tout simplement :

— Eh ! Eh ! cela fait du bien de voyager, on voit et on apprend bien des choses.

M. Pinault est un des érudits de la Chambre, et je suis certain qu'il rendra de grands services au pays. Je ne veux pas prophétiser, mais je crois qu'il arrivera, car c'est un des hommes d'avenir sur lesquels l'attention publique se fixera bien vite.

Son premier discours a enlevé les applaudissements de toute la Chambre, et c'était justice, car il venait de découvrir et de nous faire connaître une région dont personne n'avait jamais parlé pour ainsi dire.

Matane ! qu'est-ce que c'était ; à quoi pouvait servir Matane !

Nous le savons maintenant, le député de ce joli comté nous l'a appris, et ce discours restera.

C'est grâce à lui si Buies vient d'écrire une étude complète sur Matane, étude qui sera imprimée sous peu.

Quand à ses opinions politiques, je n'en dirai mot, puisque cela m'est interdit pour une foule de raisons, mais je sais qu'il est libéral depuis qu'il est au monde.

Ajoutons en terminant, que la franchise et la droiture sont les traits distinctifs du caractère du député de Matane.

Quand on dit : Pinault m'a donné sa parole, soyez tranquille, si la chose est possible elle est faite, si elle est impossible, elle se fera.

LÉON LEDIEU.

LA MORT D'UNE FIANCÉE

Un soir des premiers jours de novembre, on me remit, au retour d'un bal, un billet et un paquet qu'un voyageur venant de Naples avait apportés pour moi de la poste en changeant de chevaux. Le voyageur inconnu me disait que, chargé pour moi d'un message important par un de ses amis, directeur d'une fabrique de corail de Naples, il s'acquittait en passant de sa commission, mais que les nouvelles qu'il m'apportait étant tristes et funèbres, il ne demandait pas à me voir ; il me priait seulement de lui accuser réception du paquet à Paris.

J'ouvris en tremblant le paquet. Il renfermait, sous la première enveloppe, une dernière lettre de la fiancée ; cette lettre ne contenait que ces mots :

« Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu avant de perdre mes forces. Oh ! si tu étais là, je vivrais ! Mais c'est la volonté de Dieu !

« Je te parlerai bientôt et toujours du haut du Ciel. Aime mon âme ! Elle sera avec toi toute la vie. Je te laisse mes cheveux. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays, pour que quelque chose de moi soit auprès de toi ! »

Je restai anéanti, sa lettre dans les mains, jusqu'au jour. Ce n'est qu'alors que j'eus la force d'ouvrir la seconde enveloppe. Toute sa belle chevelure y était, telle qu'elle me l'avait montrée dans la cabane. Elle était encore mêlée avec quelques feuilles de bruyère. Je fis ce qu'elle avait ordonné dans son dernier vœu. Une ombre de sa mort se répandit dès ce jour là sur mon visage et sur ma jeunesse.

Douze ans plus tard, je revins à Naples ; je cherchai ses traces. Il n'y en avait plus ni à la Margellina ni à Procida. La petite maison, sur la falaise de l'île, était tombée en ruines ; elle n'offrait plus qu'un monceau de pierres grises au-dessus d'un cellier où les chevriers abritaient leurs chèvres pendant les pluies. Le temps efface vite sur la terre, mais il n'efface jamais les traces d'un premier regret dans le cœur qui l'a traversé.

Pauvre Graziella ! Bien des jours ont passé depuis ces jours. D'autres rayons de beauté et de tendresse ont illuminé ma sombre route. D'autres âmes se sont ouvertes à moi pour me révéler dans des cœurs de femmes les plus mystérieux trésors de bonté, de sainteté, de pureté que Dieu ait animés sur cette terre, afin de nous faire comprendre, pressentir et désirer le ciel ; mais rien n'a terni ta première apparition dans mon cœur ! Plus j'ai vécu, plus je me suis rapproché de toi par la pensée. Ton souvenir est comme ces feux de la barque de ton père, que la distance dégage de toute fumée et qui brillent d'autant plus qu'ils s'éloignent d'avantage de nous. Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle, ni si quelqu'un te pleure encore dans ton pays ; mais ton véritable sépulcre est dans mon âme. C'est là que tu es recueillie et ensevelie tout entière. Ton nom ne me frappe jamais en vain. J'aime la langue où il est prononcé. Il y a au fond de mon cœur une larme qui filtre goutte à goutte et qui tombe en secret sur ta mémoire pour la rafraîchir et pour l'embaumer en moi.

LAMARTINE.

Les fanatiques sont le fléau des religions, les hypocrites en sont la honte.—G. VALBERT.

Tout mariage d'intérêt est un marché de dupe : on perd plus qu'on ne gage à ne chercher que l'argent.—G. M. VALTOUR.

LA PETITE MENDIANTE

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde ;
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours invariable
Pour se perdre dans les déserts.

(REBOUL.)



Le soleil s'était levé radieux ;
la brise, chaude et embau-
mée faisait doucement mur-
murer les feuilles, et cares-
sait la surface des eaux
du lac M***

Quelques oiseaux don-
naient dans les bocages
de ces harmonieux con-
certs, de ces touchantes
mélodies qui impressionnent

et captivent l'âme humaine ; d'autres sautillaient
ça et là, sur le tapis épais de la verdure, annon-
çant de leur petits cris joyeux une journée de
bonheur et de plaisirs.

La nature sortait de son assoupissement plus
belle, plus riante que jamais : la forêt calme et
hospitalière, le lac dont l'onde légèrement ridée
par le zéphyr allait expirer avec murmure sur des
bords enchanteurs, la verdure pleine de mollesse
et invitant au repos, les arbres touffus auxquels
le bruissement des feuilles sous le vent donnait
je ne sais quel mystérieux langage, le champs
couverts d'épis dorés tantôt frissonnant, tantôt on-
dulant sous les souffles doux et légers des vents
d'été, les oiseaux nombreux voltigeant dans l'es-
pace en courbes gracieuses, la voûte immense du
ciel d'un azur foncé, tout dans la nature présen-
tait un spectacle des plus charmants et des plus
gais.

Un si beau matin me donnait la ferme espoir
d'une journée d'aout magnifique.

Fatigué des bruits discordants et de la chaleur
écrasante de la ville, j'étais venu me réfugier à
St-B***, charmant village situé à quelques lieues
de Montréal sur le bord d'une petite rivière dont
j'aimais l'onde tranquille et pure.

Je menais dans ce nouvel éden la vie d'un fla-
neur, d'un homme qui ne sait faire de son temps
et de son corps ; tantôt j'errais dans les champs à
la recherche d'aventures ou de beautés inconnues,
tantôt je dormais en paix sous l'ombre bienfaisante
des grands arbres, au chant mélodieux d'oiseaux
voisins.

En un mot, je jouissais en parfait amateur des
charmes toujours nouveaux toujours aimés de la
campagne.

Ce matin-là, pour rêver à mon aise et écouter
solitaire l'éloquent langage de la nature, je me ren-
dis au lac M***.

Ce lac, qui est situé sur le sommet du mont St.
B***, est un des plus beaux que le Canada possè-
de ; ses eaux limpides, sa rive verdoyante et dou-
cement inclinée, les grands arbres qui tout autour
semblent veiller à sa tranquillité, tout chez lui
a une apparence de poésie qui ne cesse de char-
mer.

Couché paresseusement sur le rivage à l'ombre
d'un chêne à l'épaisse ramure, je m'abandonnais à
des réflexions plus ou moins paradoxales, lorsque
soudain, j'entendis non loin de moi, à une profon-
deur de cent pas dans le bois, pleurer une voix
d'enfant.

Etonné et intrigué, je me levai pour connaître
la cause de ces pleurs attendrissants, et je vis alors
s'avancant péniblement de mon côté une petite
fille, d'une douzaine d'années tout au plus.

Ses haillons et ses pieds nus m'annonçaient une
mendicante ; cependant ses grands yeux bleus, ses
lèvres roses invitant aux baisers, sa chevelure
blonde aux boucles soyeuses, ses joues pleines et
fraîches, ses traits délicats, donnaient à sa figure
un cachet de beauté frappante.

Les longs sanglots qui soulevaient sa poitrine,
les larmes qui couraient abondamment sur ses
joues émurent, et doucement, m'approchant de
la jeune pauvrete, j'appliquai sur sa petite bouche
un gros baiser, en lui disant :

« Qu'as-tu donc à pleurer ainsi ?

Pour toute réponse, elle leva vers moi un regard
si doux et si pénétrant que tout mon être en fut
troublé ; aussi j'en compris l'éloquence.

Seul ainsi dans cette forêt pleine de mystères,
aux abords d'un lac réfléchissant dans ses eaux l'azur
du ciel, à l'heure où tout chante dans la nature, les
oiseaux et les ruisseaux, le feuillage et les buissons,
cette enfant s'était certainement égarée.

Tout en caressant ses beaux cheveux blonds, je
lui demandai où demeuraient ses parents.

Elle me répondit d'une voix dont le timbre ar-
gentin résonna agréablement à mon oreille :

« Monsieur, maman reste au village ; j'étais ve-
nue ce matin chercher dans cette forêt des fruits
nourrissants pour elle, et je me suis égarée. Ma-
man souffre de la faim, elle n'a rien presque rien
mangée depuis deux jours ; elle attend le maigre
repas que je dois lui apporter, et je n'ai encore rien
trouvé !

Ah ! monsieur, que vous êtes heureux, vous, de
ne point connaître ce cruel tourment, cette terrible
souffrance de la faim ».

Emu des paroles de la petite mendicante, je l'em-
brassai, et la prenant par la main : « Viens, mon
enfant, viens avec moi. »

Non sans avoir jeté un regard de regret sur ce
lac et ces arbres qui me charmaient, je partis avec
ma nouvelle protégée.

Celle-ci ne pleurait plus ; un sourire joyeux
éclairait sa jolie figure ; ses yeux bleus, s'attachant
sur moi, étaient pleins d'une profonde reconnais-
sance et tout son être frissonnait d'allégresse.

Nous primes bientôt la grande route.

Le soleil, arrivé à son midi, dardait sur nous ses
rayons ardents, et rendait notre marche lente et
fatigante.

Au village, j'achetai chez un marchand-fruitier
des fruits succulents.

La petite ne se possédait plus de joie ; elle me
regardait avec des yeux émerveillés et plein de
convoitise.

Les bras chargés de provisions de toutes sortes,
je suivis l'enfant qui, joyeuse et vive, prenait le
devant pour me conduire auprès de sa mère.

Celle-ci habitait sur le bord de la rivière, loin
de toute habitation, un pauvre réduit où je n'en-
traî que le cœur plein de tristesse ; j'y lisais l'in-
fortune la plus grande, la misère la plus réelle.

Une table, deux chaises boiteuses et un miséra-
ble grabat composaient tout le mobilier.

Une seule chose me frappa : c'était un crucifix
suspendu à la muraille ; il avait une telle expres-
sion d'abattement et de douleur que mon âme en
tressaillit jusque dans ses parties les plus intimes.

La mère de l'enfant, agenouillée devant ce Dieu
qui fut pauvre, pria ; au bruit de notre arrivée,
elle se leva, me remercia du regard, reçut dans
ses bras ouverts sa jolie petite fille et la couvrit
de baisers ; c'était une scène sublime de tendres-
se.

La femme ne paraissait avoir qu'une quaran-
taine d'années ; mais ces yeux ternes à demi ca-
chés dans leur orbite, ces traits amaigris, ces lèvres
blanches où errait un sourire amer, ces mains dé-
charnées, ce voile de tristesse couvrant sa figure,
ce corps cachant à peine sa nudité sous de misé-
rables haillons, tout chez elle faisait pitié à voir et
déchirait le cœur.

J'étais navré d'une telle pauvreté.

Ah ! riches du monde, laissez un moment vos
plaisirs et vos orgies !

Pénétrez aux réduits de ces pauvres familles :
Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser !
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

REBOUL.

A la vue des fruits nombreux que je déposai sur
la table, la pauvre femme me tendit sa main et
d'une voix que l'émotion faisait trembler : « Mon-
sieur, merci de vos bontés ; Dieu vous en tiendra
compte. Celui qui a pitié de l'indigent trouvera
pitié auprès de l'Éternel au jour du grand juge-
ment. Je prierai pour vous, pour que jamais vous
ne connaissiez les angoisses terribles de la faim,
et pour que le bonheur vous sourit toujours ».

Alors je vis quelques larmes courir sur les joues
pâles de la mère.

L'émotion me gagnait, mais, par respect humain
peut-être, je retins les pleurs prêts à s'échapper de
mes yeux.

L'heure était avancée.

Pressant la main de la pauvre femme, et em-
brassant une dernière fois ma belle petite men-
dicante, je partis tout en leur promettant de les
revoir bientôt.

Le temps avait fui bien vite ; le soleil déjà
disparaissait à l'horizon et jetait ses derniers feux ;
du côté opposé la nuit venait rapidement avec ses
ombres et ses mystères.

Tout dans la nature se taisait ; seul, du fond
d'un taillis, le rossignol faisait entendre ses ac-
cents tantôt joyeux tantôt plaintifs, et ces notes
suaves, données dans le silence qui planait sur la
campagne, revêtaient un charme puissant et divin.

C'était le moment mystérieux du crépuscule ;
c'était

..... l'heure où la nature, un moment recueillie
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans un brillant langage,
De la Création le magnifique hommage.

(LAMARTINE)

J'étais heureux et content ! Je pouvais dire au
soir comme l'empereur Titus : « Je n'ai point per-
du ma journée. »

Ah ! que secourir ceux que la misère accable
fait du bien à l'âme !

Pierre Bidard

NOTES HISTORIQUES

En 1887, le juge Baby est élu président de la
Société Numismatique.

A sa mort, le juge Torrance laissa sa fortune,
évaluée à \$70,000, à l'université MCGILL.

Pendant l'année 1886, les NOUVELLES CONSTRUC-
TIONS à Montréal se sont élevées à \$2,143,000, par
mis lesquelles il faut compter deux églises.

L'université BISHOP, de Lennoxville, a été fon-
dée en 1843 par l'évêque protestant Mountain.
Montréal possède une succursale de cette univer-
sité. Elle est sous la direction de l'église angli-
cane.

Par un acte du parlement provincial, passé du-
rant la session de 1888, la communauté des PE-
TITES SŒURS DES PAUVRES établies à Montréal
reçoit des lettres patentes.

Hugh HAYVERN est pendu dans la prison de
Montréal le 9 décembre 1881, pour le meurtre de
William Salter, au pénitencier de Saint-Vincent
de Paul. Hayvern avait assassiné Salter à l'aide
d'un couteau, dans un passage du pénitencier, le
29 juin 1881.

Le CLUB LE TRAPPEUR inaugure ses salles, rue
Sainte Elisabeth, le 1er juin 1887. C'est l'ancienne
résidence du shérif Leblanc. Salles bien meublées,
buvettes, gymnase, billards, etc., s'y trouvent.
MM. le juge Dugas, L. O. David, H. Beaugrand,
P. M. Sauvalle, échevins Perrault et Boisseau et
Achille Dorion (président du club de raquettes Le
Canadien) y assistaient.

M. l'abbé TOUPIN, de l'église St-Patrice, est né à
Montréal. Il fut fait prêtre par Mgr Lartigue en
1837. Il passa ses premières années de prêtrise
comme professeur au collège de Montréal ; il y de-
meura pendant quinze ans et ensuite il alla à Oka.
Il revint à Montréal et fut appointé à l'ancienne
église Ste Brigitte, plus tard à l'église Ste-Anne,
et enfin à St-Patrice.

BUFFALO BILL



BUFFALO BILL

L'honorable Wm Cody, plus connu sous le nom de Buffalo Bill, ou Bœuf à l'huile, selon les parisiens, se trouve concerné dans la guerre indienne qui vient d'éclater aux États-Unis. Il a été envoyé comme pacificateur. Connaissant bien la nature humaine, sachant son respect pour les originaux et les *puffers*, lui qui, dans les villes civilisées, ne se montre qu'en habit de cowboy, il est allé au devant des sauvages en habit de cérémonie et chapeau de soie.

Les pauvres enfants des bois, qui n'avaient jamais vu semblable costume auparavant, sont restés bouche bée et ont témoigné tous les égards possibles à cet homme, qui ne devait pas être comme les autres, puisqu'il était vêtu autrement.

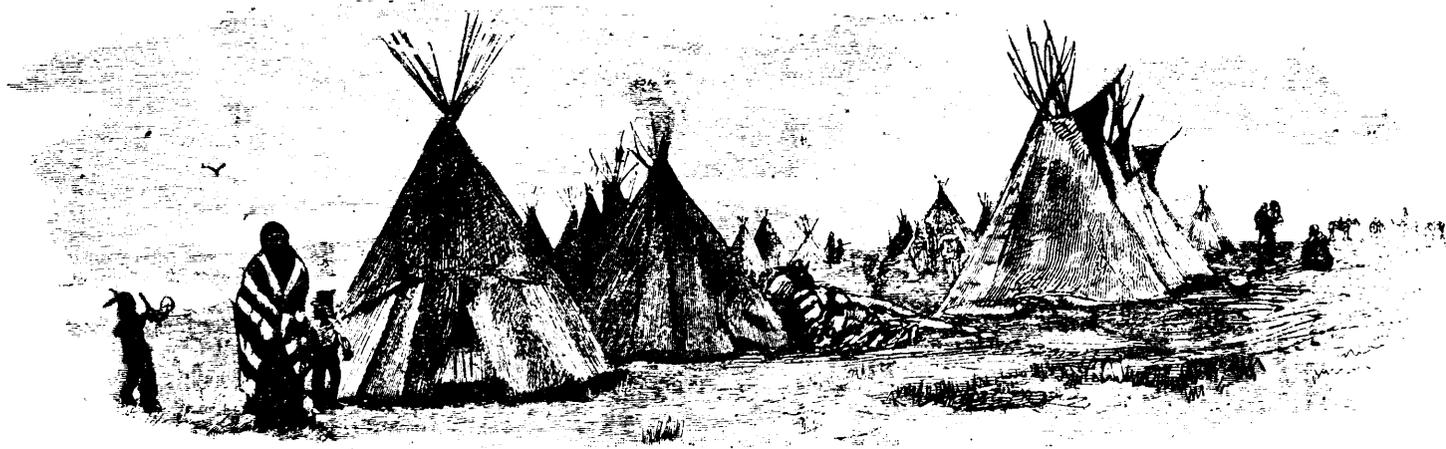
O génie américain !

SITTING BULL

Sitting Bull, qui vient d'être tué aux États-Unis pour avoir pris part au soulèvement général des peaux-rouges, était déjà fameux par ses exploits. Voici, d'après les rapports, comment les choses se sont passées :

Les autorités de l'agence de Standing Rock, dans le Dakota méridional, avaient été informées que le vieux chef était en train de lever son camp, situé sur la lisière de l'agence pour se retirer au Nord, vers les *Bad Lands*, "les mauvaises herbes," pour rejoindre une forte bande d'une tribu, qui maraudait et pillait les colons inoffensifs de la région. Comme on savait que Sitting Bull était l'âme de l'agitation qui, sous couleur du fanatisme religieux, excite depuis longtemps les Indiens à la levée générale de boucliers, on résolut de l'arrêter avant qu'il fût hors de portée, et dans la matinée une escouade de police indienne fût expédiée de l'agence, suivie à distance par un détachement de cavalerie et deux compagnies d'infanterie.

Quand les éclaireurs de la police arrivèrent en vue du camp, tout était prêt pour le départ, les tentes pliées, les mules chargées, et déjà une partie des cavaliers en selle. Les



CAMP INDIEN

gens de police piquèrent droit sur Sitting Bull et se mirent en devoir de l'arrêter. Un coup de sifflet déchira l'air et, à l'instant, ils furent entourés de combattants qui ouvrirent le feu en s'efforçant de délivrer leur chef. Le combat fut rapide et furieux. La voix de Sitting Bull dominait le tumulte, mais il tomba de cheval frappé d'une balle. Son fils Black Bird, Catch Bear, son lieutenant le plus intime et plusieurs autres tombèrent morts près de lui, et une vingtaine de braves furent blessés ; huit hommes de la police indienne ont été tués et les autres, enveloppés par les sauvages allaient succomber sous le nombre et être probablement exterminés jusqu'au dernier, lorsqu'arrivèrent opportunément au galop les cavaliers du capitaine Souchet, amenant avec eux un canon Hotchkiss ; ils avaient été avertis par un homme de police, qui avait sauté sur un poney au premier signe d'hostilité et s'était lancé à leur rencontre. A la vue des troupes fédérales, les Indiens ont pris la fuite, laissant derrière eux leurs morts, blessés, femmes et enfants, et tout ce qu'ils possédaient.

Sitting Bull était le plus turbulent et le plus intrigant des Indiens, d'ailleurs plus pillard que guerrier, toujours en révolte latente contre les autorités et courant le pays, volant des chevaux et dévalisant les fermes. Son plus brillant exploit a été le massacre de la colonne que commandait le général Custer, dans la campagne de 1876, organisée par le général Sheridan. Custer, plus ar-

dent que prudent, se laissa entraîner, malgré ses instructions, avec ses trois cents hommes, à travers l'étroite vallée du Little Big Horn, où Sitting Bull lui avait tendue un piège dans lequel il est tombé.

L'astucieux Indien avait construit à la hâte, au fond d'un défilé sans issue, un village simulé où il avait allumé des feux et placé en vedette des mannequins représentant des guerriers. Custer, croyant tomber sur un foyer d'ennemis, s'y lança à corps perdu avec sa troupe. Mais, quand il fut bien engagé dans l'impasse, sur ses flancs, devant lui, en arrière, les parois de la tranchée où il était enfermé vomirent sur la petite troupe une tempête de feu devant laquelle il n'y avait ni résistance ni évasion possible. Tout y périt, général et soldats, et Sitting Bull put se retirer sur le territoire canadien avec sa bande.

Ce ne fut que par les efforts de Jean Louis Legaré, le populaire coureur de bois canadien français, qu'il retourna aux États-Unis, où il était surveillé étroitement depuis cette époque.

On discute, dans une société de savants, sur la question de savoir quelle est la science la plus ancienne.

—C'est la médecine, dit le vieux docteur Zède.

—??

—Dame ! depuis que le monde est monde, les hommes... meurent !



SITTING BULL



TROIS-RIVIERES (*)

A tes pieds le fleuve immense,
A l'horizon de verts coteaux ;
Un parc au feuillage dense,
Un boulevard, des nids d'oiseaux ;

Là, les ponts du Saint-Maurice,
Les estacades, le moulin
Et le billot rond qui glisse
Revêché sous un noir grappin.

Ici des champs, des prairies,
Des vieux pins, des blés jaunissants,
Des enclos, des métairies,
Que coupent des rails gémissants ;

C'est le dôme, la tonnelle
Du collège, bruyant trésor ;
C'est le couvent qui cisèle
Sur le ciel bleu ses fleches d'or ;

Près du port, un sable humide
Des vapeurs, de sombres vaisseaux,
Des esquifs au vol rapide :
Cygnes blancs, effleurant les eaux ;

Dans tes murs, une chapelle
Un vaste temple au long clocher
Où, le soir, l'airain rappelle
Une prière au vieux nocher :

Cité de Laviolette
Tel j'aime ton charmant décor
Mais, séduisante coquette
Quand pourrai-je te voir encor ?

CHS-M. DUCHARME



REVUE DES REVUES

II

Dans ma précédente revue, je me suis attardé avec tant de plaisir à parler des deux organes des jeunes de la littérature canadienne, *Le Glaneur* et *Le Recueil Littéraire*, que le temps et l'espace m'ont manqué à la fois et que j'ai dû m'arrêter là.

Aujourd'hui, je passe à d'autres, non sans rappeler encore un peu leur souvenir et dire que leurs dernières livraisons respectives, du 1er janvier courant, étaient aussi pleines d'intérêt.

Saluons d'abord deux nouvelles recrues de la presse périodique franco canadienne. L'une d'elles, c'est la *Revue du Tiers Ordre*, organe des tertiaires de Saint-François d'Assises, que les Révds Pères Franciscains, récemment établis à Montréal, dans la paroisse Saint-Joseph, rue Richemond, ont recommencé à éditer. Il la font intéressante, mieux encore qu'aux plus beaux jours de sa fondation. Cette régénéscence de la septième année se produit sous les plus brillants auspices pour l'excellente publication.

Le premier numéro contient d'excellents articles, lettres de France, d'Italie, de Palestine, notes sur la réinstallation des Franciscains au Canada, etc., etc. Douze livraisons comme celles là valent assurément plus d'une piastre, montant annuel de l'abonnement. Directrice, madame Faure, 3,583, rue Notre-Dame, Montréal.

* *

C'est de Joliette que nous arrive l'autre revue dont je vous ai parlé. Pour son rédacteur, les

(*) Cette poésie charmante, due à la plume de notre regretté ami et collaborateur, est inédite.

connaisseurs ont déjà nommé l'abbé F. A. Bail largé, avant que je ne le dise. En effet, c'est cet intrépide publiciste qui vient de compléter la trinité si noblement commencée par ses intéressantes revues pédagogiques mensuelles, *l'Étudiant* et *le Couvent*. Sa récente publication est hebdomadaire et s'appelle *La Famille*. Tel que son nom l'indique, c'est un recueil de lectures honnêtes, à la fois instructives et amusantes, dédiées à la famille, aux délassements du foyer. L'idée mère de cette entreprise est d'opposer une digue, de préparer un contre poison au goût des lectures frivoles et même dangereuses qui ne se propage que trop rapidement au sein de nos bonnes familles canadiennes françaises, sous l'action inavouable d'une presse trop peut scrupuleuse. On ne peut que féliciter le révérend rédacteur de son excellente intention et de la tournure éminemment pratique qu'il lui donne. Il est grand temps d'endiguer ce torrent dévastateur des lectures malsaines, d'exterminer avant son trop complet développement, ce microbe qui va corrompre nos mœurs si bonnes jusqu'à ce jour.

Tous les amis de la bonne cause seront fiers de prêter main forte au vaillant abbé. Nous lui souhaitons de tout cœur, et nous osons presque lui promettre pour l'année nouvelle, bien des souscriptions d'une piastre ; c'est si peu pour lire, toute une année durant, cinquante deux fascicules aussi intéressants que les trente-deux premières pages de *La Famille*.

* *

Parmi nos échanges de l'étranger dont je vois les spécimens en grand nombre étalés devant moi, j'en remarque deux spécialement, et je veux les présenter à mes lecteurs.

Ce sont deux revues de Paris, bien récentes, mais populaires quand même, et ayant d'ores et déjà leur public tout gagné.

La première est le *Semeur*, revue littéraire et artistique bi-mensuelle, dont M. Chs Fuster est le rédacteur en chef. Nous sommes assez loin du théâtre où M. Fuster voit, de jour en jour, se multiplier ses succès littéraires, pour nous permettre de dire bien haut comme ils sont mérités. Sa modestie n'en sera pas trop offensée et sa sympathie condescendance nous le pardonnera.

Je ne suis pas de taille à porter à la hauteur de son mérite mon appréciation sur le jeune et brillant rédacteur du *Semeur*, et sans tenter non plus pareille entreprise, je rappellerai seulement les éloges que faisait de lui, dans les colonnes même du *MONDE ILLUSTRÉ*, il y a quelques années passées, notre savant chroniqueur, M. Léon Leduc, plus connaisseur et meilleur juge.

En ce temps là, M. Leduc reproduisait, à l'appui de son dire, la merveilleuse pièce *Melancholia* et quelques autres du jeune poète, encore à ses débuts ; ainsi, aurai-je l'avantage d'offrir à nos lecteurs, qui pourront, de cette façon, juger par eux-mêmes, une poésie inédite de M. Fuster, dans un de nos prochains numéros. Je dois à la bienveillante amitié de mon aimable confrère cette estimable faveur.

Si j'ajoute au nom de M. Fuster, sur la liste de collaboration du *Semeur*, ceux de MM. Maurice Bouchor, Jean Appleton, etc., ainsi que plusieurs charmantes plumes féminines, on devinera sans peine l'intérêt qu'il peut offrir à ses nombreux lecteurs.

Le *Semeur* s'est occupé du Canada " que j'aime, m'écrivait M. Chs Fuster, et où je compte de nombreux amis ". Il a publié, entre autres choses, un couple de poésies de notre distingué confrère, M. Gonzalve Desaulniers.

C'est un vif plaisir à moi de recommander cette grande revue où se reflète l'épanouissement de jeunes et brillants talents comme en a toujours su produire la littérature française. Nos lecteurs qui lui accorderaient leur patronage en auront plus que pour leurs déboursés qui ne sont que de quinze francs (trois piastres) par année. Le *Semeur* donne 32 pages par quinzaine, soit près de 800 pages dans l'année, format in-8 grand. S'adresser à la direction, 117 rue Notre-Dame des Champs, Paris, France.

La *Revue des Deux Frances*, n'est-ce pas que voici un nom prédestiné qui réveille un écho, mille voix plutôt, chaudes de patriotisme, dans le fond de nos cœurs toujours si français.

C'est ainsi que s'intitule l'autre publication française dont je parlais tout à l'heure, digne sœur cadette du *Semeur*, et dont mon sympathique ami et bien estimé confrère, M. Léon de la Morinerie, est le rédacteur en chef.

J'ai dit sœur cadette du *Semeur*, car la revue de M. Fuster a déjà trois années d'existence, elle a passé les crises difficiles de l'enfance, tandis que c'est depuis un an seulement que M. De la Morinerie, retour de l'Algérie, a entrepris de donner un organe, en France, à cette belle colonie française et à notre pays si cher, qui se partagent sa faveur.

" Cette pièce est inédite, et c'est au Canada, qui m'est si sympathique que je désire l'offrir ", m'écrivait à son tour ce noble ami, ces jours derniers, en m'adressant un charmant bout de poésie que le *MONDE ILLUSTRÉ* sera fier, dès la semaine prochaine d'offrir à ses lecteurs.

Nous devons des remerciements à M. De la Morinerie, et je suis heureux de les offrir, moi son humble ami, au nom de tous les Canadiens Français et spécialement de mes lecteurs, à l'auteur de ce gracieux recueil de poésie, *France Algérie*, que je viens de savourer, pour avoir songé à nous, l'ancienne, que dis-je, la moderne *Nouvelle France*, et donné ce beau titre à sa publication, la *Revue des Deux Frances*.

La *Revue des Deux Frances*, est mensuelle, paraissant dans les premiers jours de chaque mois. Des collaborateurs de haute volée, secondent les efforts puissants du jeune et actif chef et, sans sortir du mouvement littéraire de la mère patrie, illustrent par des articles profondément pensés, savamment écrits, le souvenir de l'Algérie et du Canada, les deux Frances transocéaniques, dont les noms aimés ressortent, en vedette, sur le couvert bleu ciel de la chère petite revue.

Signalons les noms de MM. Jean Rameau, Félix Franck, Attale du Courneau, toujours en compagnie de M. De la Morinerie, avec mesdames Edouard Lenoir, Evangéline d'Orr et Miss. E. Erltone. C'est déjà assez vanter à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la littérature française contemporaine la rédaction de la *Revue des Deux Frances*.

Comme il y en aura bien certainement qui voudront faire plus ample connaissance avec la *Revue des Deux Frances*, si digne d'encouragement, spécialement pour nous de la France transatlantique, nous leur dirons qu'il ne leur en coûtera pour cette bonne fortune que dix francs par an (deux piastres) en s'adressant au rédacteur en chef lui-même, M. De la Morinerie, au No 85, Avenue des Ternes, Paris.

Une bonne nouvelle de plus, pour ceux que la chose intéresserait, et nous devons à une information particulière de pouvoir la leur donner : la rédaction tient à la disposition des abonnés nouveaux les dix ou onze fascicules parus de la revue, moyennant la même somme de deux piastres ou dix francs.

* *

Pour terminer cette rapide esquisse, nous offrons bien cordialement à nos confrères de ci et de là l'Atlantique, qui échangent avec notre journal, nos meilleurs souhaits de prospérité, pour l'année qui vient de commencer !

F. Le Saint-Etienne

FEU MONSIGNOR LABELLE

Comme les journaux ont presque tous donné la biographie du regretté défunt, nous n'ajouterons que quelques mots aux éloges nombreux et sincères que méritaient une si belle vie.

Frs-X. Ant. Labelle naquit à Ste-Rose, le 24

novembre 1833 ; après avoir fait un bon cours d'études classiques au collège Ste-Thérèse, il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et reçut en 1856, des mains de Mgr Birta, l'ordre sacré de la prêtrise : il n'avait alors que vingt deux ans.

Nommé en la même année vicaire du Sault-au-Récollet, il sût s'attirer l'estime et l'admiration du Rév M. Vinet, curé de cette paroisse, pour le zèle étonnant et l'énergie indomptable qu'il montra dans certaines difficultés qui survinrent alors.

En 1859, il prit la cure de Saint-Antoine Abbé, du comté de Chateauguay ; il donna à cette localité une grande impulsion et la laissa, en 1863, agrandie et florissante, pour aller desservir la paroisse de Lacolle où il demeura pendant cinq ans.

En 1868, il fut nommé curé de St Jérôme.

C'est là dans cette paisible et charmante paroisse que devait germer et produire ses grandes idées de colonisation.

Le Nord, c'est à dire toute cette vallée fertile et immense qui s'étend des Laurentides aux rives de l'Outaouais attira l'attention de ce prêtre infatigable.

Ayant connu par quelques explorations les richesses de cette contrée si vaste, il eut l'idée magnifique de former ça et là quelques paroisses.

Depuis ce temps le curé Labelle n'a eu qu'un but, la colonisation du Nord, et c'est à cette œuvre admirable que ce prêtre patriote dévouera son temps, son travail et son argent.

Le succès ne pouvait que couronner de si courageux efforts, et aujourd'hui plusieurs paroisses, pleines de prospérité et d'avenir, sont semées un peu partout sur cette immense contrée naguère inconnue.

En 1885, il fut chargé par le gouvernement d'Ottawa d'une mission importante en Europe.

Choisi par le ministre Mercier comme sous-ministre de l'Agriculture, il sut remplir sa charge avec tact, et fit profiter son œuvre si chère des pouvoirs qui lui étaient dévolus.

L'an dernier, en récompense des services nombreux rendus à la Religion et à la Patrie, le curé Labelle fut appelé par sa Sainteté Léon XIII au titre honorifique de Protonotaire apostolique.

Le récent et nouveau voyage qu'il fit en Europe augmenta de beaucoup sa réputation, et les journaux de France firent de ce prêtre canadien les plus grands éloges.

Quelques jours après son retour parmi nous, Mgr Labelle tomba gravement malade d'une hernie abdominale dont il souffrait depuis longtemps, et, malgré les soins vigilants des Drs Hamel et Vallée, il rendit le dernier soupir en murmurant les noms de Jésus, Marie, Joseph, le 4 janvier 1891.

Les funérailles de cet illustre prélat ont eu lieu le 8 au milieu d'un immense concours d'amis, dans cette paroisse de St-Jérôme qu'il avait tant aimée.

Mgr Labelle restera une des plus grandes et des plus belles figures de notre histoire.

METIERS DE LA RUE

CROQUIS MONTRÉALAIS

C'est en 1875, si je me rappelle bien, que passaient dans nos rues deux chanteurs qui firent fureur.

Tous deux étaient français, tous deux étaient invalides, tous deux disaient avoir échappé, comme par miracle, à la mort, durant le désastre de 1870.

Cette terrible guerre était encore présente dans toutes les mémoires. Nos cœurs gaulois avaient battu tant de fois aux récits de cette lutte grandiose, que nous considérions comme des êtres surnaturels ceux qui l'avaient vue de près.

Vêtus en matelots, nos anciens soldats, l'un débarrassé d'une jambe l'autre d'un bras, parcouraient notre ville en chantant des chansons patriciennes, éveillant la sympathie des gens, les touchant par leurs récits vrais ou faux.

Ils sont disparus depuis longtemps, mais je me rappelle encore une de leurs chansons que, gamin alors, j'avais apprise en les suivant.

La voici :

France à bientôt, car la Sainte Espérance
Remplit mon cœur en te disant adieu !
Attendant l'heure de la délivrance
Pour l'avenir nous allons prier Dieu.
Nos monuments où flottent leur bannière
Semblent porter le deuil de ton drapeau.
France ! Entends-tu la dernière prière
De tes enfants couchés dans leur tombeau ?

REFRAIN

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine
Et malgré vous nous resterons Français.
Vous avez pu germaniser la plaine
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais !

Eh ! quoi, nos fils quitteraient leurs chaumières
Pour s'en aller grossir vos régiments,
Pour égorger la France notre mère
Vous armeriez les bras de nos enfants ?
Ah ! vous pouvez leur confier des armes
C'est contre vous qu'elles leur serviront
Le jour où las de voir couler nos larmes
Pour nous venger leurs bras se lèveront.

Refrain

Mais jusqu'au jour, oh ! drapeau tricolore
Tu flotteras sur nos murs cicatrisés
Fier, étouffant la haine qui les dévore
Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
Mais au grand jour où la France meurtrie
Réformera ses nombreux bataillons
Aux cris sauveurs jetés par la Patrie
Hommes, enfants, femmes répondront :

Refrain

Du vil dommage fait à la France
Un jour bientôt devrez vous repentir,
Un jour viendra où de notre revanche
Dieu paternel saura bien vous punir.
La foudre tombera sur vos chaumières
Et votre empire sera tout partagé,
Vous paierez le prix de nos misères
Et nous jouirons de la belle liberté.

Refrain

Le sens n'y est pas toujours, les vers sont quelquefois boiteux et la rime court souvent, mais je ne l'ai jamais su mieux. Plusieurs personnes de mes connaissances la savent aussi, mais pas plus correctement.

**

Avec les mois de chaleur disparaissent les feuilles et les marchands ambulants de crème à la glace. Quel sujet de rêverie pour les philosophes ! Ce seul fait pourrait nous prouver le néant des choses humaines !

Cependant consolons nous, les feuilles reviendront et la crème aussi.

L'Ecclesiaste n'a-t-il pas dit :

" Qu'est ce qui a été autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est ce qui s'est fait ? C'est ce qui se doit faire encore "

En attendant qu'ils reviennent, courons.

Pour faire partie de cette corporation il faut posséder une petite charrette à bras surmonté d'un toit, avoir un immense tablier et la patience d'un pêcheur à la ligne.

A ces conditions seules vous avez le droit de débiter sou par sou ce que nos gamins appellent de la *liche crème*.

Parfois il leur arrive de vendre en gros : à cinq centins le verre. Ce sont des *big bug* des touristes campagnards qui veulent goûter à tout, voir tout afin de retourner dans leurs pénates avec la conscience d'avoir joui de la vie en *m'sieu d'la ville*.

Il y a un an des Italiens venant des Etats-Unis, voulurent introduire une innovation. C'était le *H-key pokey* ou vulgairement *d'la ice crème en palette*.

Portant une boîte à l'aide d'une courroie, armés d'un timbre ils parcouraient les rues offrant leur *Hockey Pokey*. Hélas ! le public ne répondit pas à leurs avances et le *Hockey pokey* sombra dans l'océan de l'indifférence (! ! !)

Quelle destinée. . .

B. J. Massucotte

Il ne faut pas attaquer sans utilité les opinions sur lesquelles les hommes fondent leur bonheur.—
Mme de SISMONDI.

" PRO PATRIA "

(Voir gravure)

Comme il l'a bien saisie, l'artiste, et l'a fait ressortir avec talent, au bout de son ciseau, cette scène incomparable, telle qu'elle a dû se passer ou se passera, quelque jour de grande défaite !

A la tête de son bataillon, le général a été blessé aux avant-postes. Un éclat d'obus lui a labouré la jambe. C'est l'aumônier qui accourt pour le secourir. Les voilà installés sur un canon démonté et les débris de son affût. Et le brave général rage déjà de se voir ainsi retardé dans son attaque.

Mais, au moment où le vaillant prêtre entoure le membre blessé d'un premier ligament, il tombe à la renverse, frappé à mort, sur la poitrine du bouillant soldat. Une balle perdue est venue, qui l'a cloué, inanimé, dans l'exercice de ses fonctions de charité, au poste d'honneur ! Que dis-je, une balle perdue, non, c'est plutôt une balle traîtresse lancée par un ennemi jaloux de ce tableau sublime.

Et pendant que s'envole cette belle âme avec le dernier souffle du mourant, douce agonie du ministre de la paix, un éclair de vengeance a brillé dans les yeux de l'homme de guerre ! Pour la patrie et la revanche ce sera un redoutable combat !

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Omelette aux pommes.—Pelez et videz de belles pommes de rainette et coupez-les en tranches rondes et fines. Mettez-les revenir dans du beurre frais. Quand elles sont presque cuites, versez dessus vos œufs battus et préparés, avec un peu de sucre. Faites l'omelette et arrosez-la de crème douce.

Confitures de ménage.—Voici un moyen employé par ma vieille tante pour utiliser les fruits un peu gâtés qui restent dans son fruitier à la fin de l'hiver.

Elle les épluche très précieusement en ayant soin d'enlever la partie malade ; elle égrenne ceux qui sont en grappes et elle coupe tout cela en morceaux. Elle met alors le tout dans des pots, en les saupoudrant largement de cassonade ; on les couvre de sirop de miel. Elle met les pots dans un four chaud ou dans un bain marie, et laisse cuire. Après la cuisson, elle ajoute quelques cuillerées de bonne eau-de-vie ou de rhum, couvre à la manière ordinaire et conserve en lieu sec.

Entremets de pommes au gratin.—Eplucher et couper les pommes en tranches, cuire au beurre, dans une casserole, avec sucre, zeste de citron et deux clous de girofle. Couvrir et laisser jusqu'à entière cuisson. Passer au tamis en suite.

D'autre part, beurrer grassement un plat à gratin, saupoudrer en couche épaisse avec de la mie de pain blanche, mettre la purée de pomme dans ce plat ainsi préparé ; saupoudrer également la surface avec la même mie de pain et faire gratiner au four chaud.

On peut servir comme accompagnement une saucière de crème anglaise.

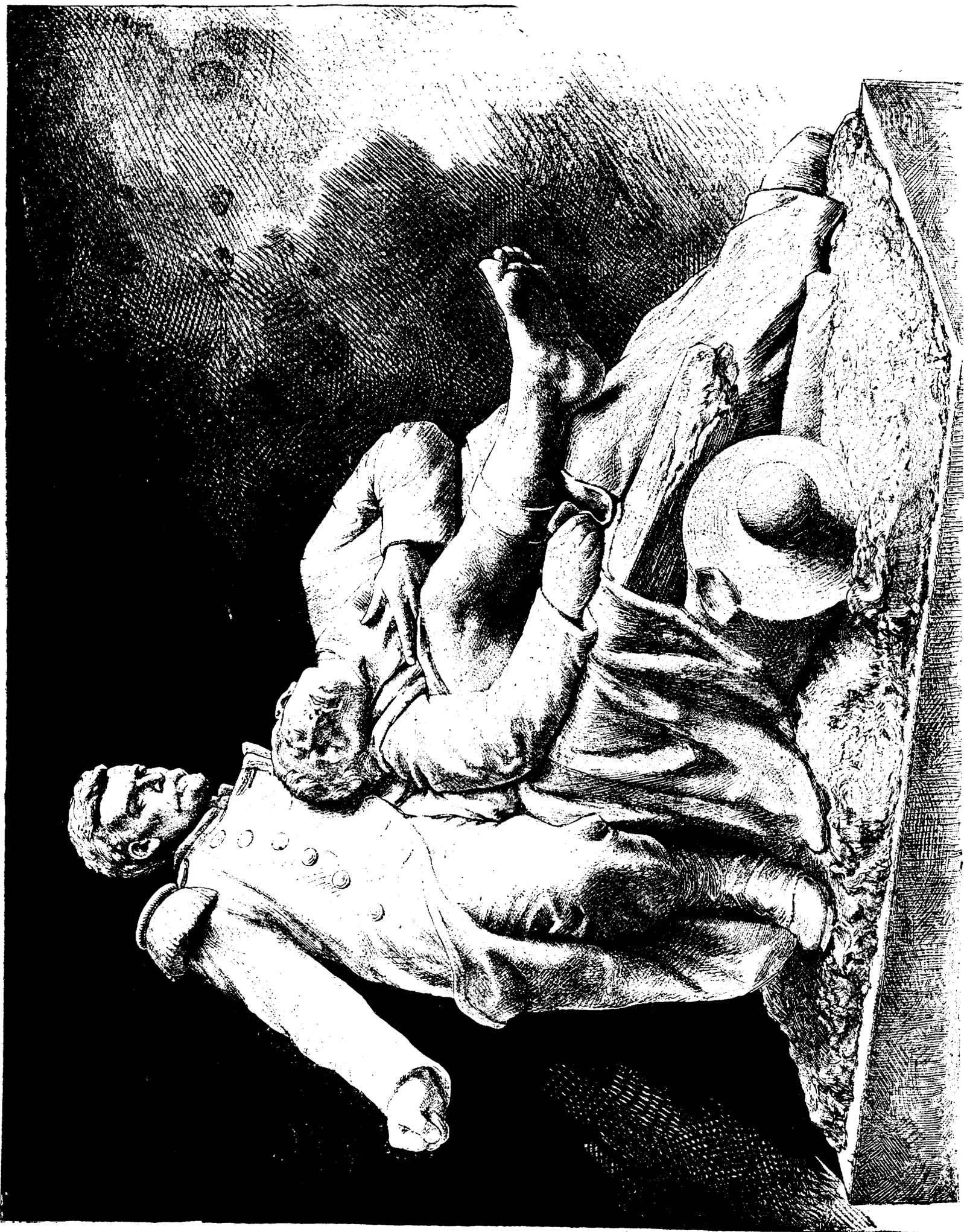
Nos idées : nous y telons, ou plutôt elles nous tiennent.—H. TAINE.

La piété n'est que le premier amour des jeunes filles, comme elle est souvent le dernier amour des femmes.—JULES LEMAITRE.

Il n'y a rien ici-bas qui ne soit une question de temps.—BISMARCK.

Les langues qu'on appelle "morte," je les appelle immortelles.—LAMARTINE.

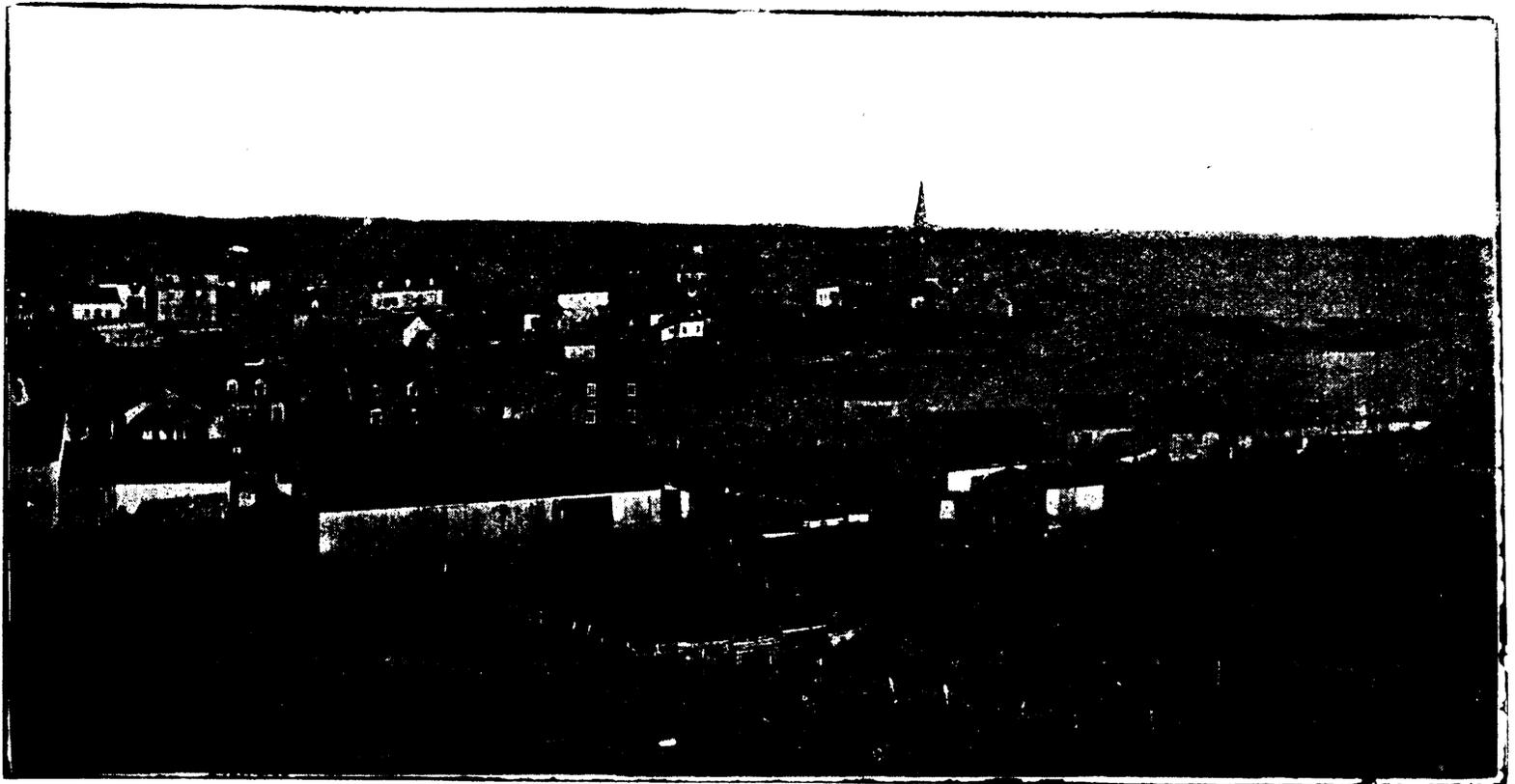
Vieillir, oui, c'est ennuyeux ; mais c'est encore le seul moyen que l'on ait trouvé de vivre longtemps.—AUBER.



SALON DE 1890 (SCULPTURE). — *PRO PATRIA*, GROUPE PAR M. LOUIS BOGINO



LOUIS-FELIX PINAULT, M.P.P.



VUE DE MATANE

" L'ANNÉE DES POÈTES "

Notre estimable confrère, Charles Fuster, rédacteur en chef de la revue " *Le Semeur* " de Paris, France, vient de publier à la librairie Fischbacher (33, rue de Seine), un livre extrêmement curieux : *l'Année des Poètes*. C'est l'anthologie de tous les poètes actuels, le recueil de tous les meilleurs morceaux récents. Nous y trouvons Jean Aicard ; Paul Bourget Maurice Bouchor ; puis H. de Bornier, Banville, Coppée, Claretie, Mme Daudet, Paul Delair, Anatole France, Henry Gréville, J.-M. de Hérédia, Clovis Hugues, Arsène Houssaye, Lafenestre, Lemoigne, Eug. Manuel, Xavier Marmier, Gustave Nadaud, J. Normand, Claudius Popelin, Sully Prudhomme, Pailleron, Jean Rameau, Ratisbonne, Armand Renaud, Edouard Rod, Silvestre, Theuriet, Vicair, Vacquerie, etc., — et presque tous des avec morceaux inédits. Mais le plus curieux, ce sont les autographes qui ouvrent ce précieux volume, et les pièces inédites de Musset, dont voici la première :

LE VOYAGE A PONTCHARTRAIN

Paul, un soir, par la gauche rive
Arrive
Croyant voir Madame Auberon,
Mais non !

Où faut-il, en quittant Versaille,
Qu'on aille ?
Retrouver Hetzel à Meudon ?
Va donc !

Hetzel, dinant sur la pelouse,
En blouse,
Régalaient un de ses amis
Bien mis.

La compagnie offre une prise,
Surprise ;
On sert au convive nouveau
Du veau.

Ça, dit Hetzel, cassant la croûte,
En route !
Pour voir Montfort et Pontchartrain,
Bon train !

Je crois, dit Paul, que l'on m'invite
Bien vite ;
Ce n'est pas d'aller à Montfort
Mon fort.

Sur un cheval ou sur un âne
C'est crâne,
Mais, dit Hetzel, nous n'irons pas
Au pas.

Je vais tirer de ma sacoche
Un coche.
Prête ton cabriolet neuf,
Obeuf !

Paul accède, et, bravant la Parque,
S'embarque !
Il quitte pour faire sept lieues
Ces lieux.

—Obeuf, je trouve que ta hotte
Cahotte ;
Nous sommes comme des harengs
En rangs !

—Mais, laisserons-nous dans l'attente
Ma tante ?
Dit Obeuf ; j'ai d'un souper froid
Effroi.

Hetzel, tranquille et sans rancune
Aucune,
Dit : J'ai, ma f-i, dans ce réchaud,
Très chaud.

Le coche près d'une charrette
S'arrête !
O spectacle ! on découvre au loin
Du foin !

Mais déjà sur la nappe blanche
L'éclanche
Famait, écrasant de son poids
Des pois.

Et, couvrant d'un vin délectable
La table
Une jeune enfant, douce à voir,
L'œil noir,

Le front baissé sous sa cornette
Fort nette,
Faisait froufrou de son jupon
Fripon.

—Messieurs, dit avec politesse
L'hôtesse,
Vous avez deux coussins étroits
Pour trois.

—Non pas, dit Hetzel : sur mon âme,
Madame,
J'ai trouvé ce cabriolet
Mollet.

Mais Obeuf comme une torpille
Rouille,
—Tu t'en vas déjà te coucher,
Cocher ?

Paul pourfend comme une flamberge
L'auberge ;
Hetzel va dans le poulailler
Bâiller.

Alors arrivent les punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger.

Mais Hetzel, trouvant l'Estafette
Pai faite,
Lit jusqu'au bout ce matinal
Journal

Dans son lit, Paul, dont le nez gonfle
Et ronfle,
Donne au Diable tous ces taudis
Maudits.

Un roulier, tenant sa chandelle
Très belle,
Le réveille avec ses sabots
Pas beaux ;

Mais déjà dans la cheminée
Minée
Voit ses enfants effarouchés
Couchés,

Et, sur la gouttière que dore
L'aurore
Fait sa toilette un freluquet
Friquet

Paul, se penchant à la croisée
Boisée,
Découvre Hetzel sous un hangar
Hagard.

—Oh ! dit-il, l'air vous enlumine
La mine ;
Vous n'avez pas très bien dormi,
L'ami !

—J'ai, dit Hetzel, fait un bon somme
En somme ;
Mais je me suis levé matin,
Matin !

Obeuf, devant son haridelle
Fidèle,
Sous l'enseigne d'un cabaret
Paraît.

Adieu, vallons, coteaux, campagnes,
Montagnes !
Paul rentre sur ses échaldas
Fort las.

Et, de retour dans sa chambrette
Proprette,
Il trouve, sur son canapé
Campé,

Bonnaire, qui, sombre, à peine ivre,
Se livre
A d'inconséquents et fréquents
Cancans.

ALFRED DE MUSSET.

Dans toutes vos actions, dites-vous à vous-même : si tu savais devoir mourir aussitôt après cette action, la ferais-tu de la même manière que tu la fais ? — **ST-VINCENT DE PAUL.**



—Pendant les dernières soixante-treize années la Société de la Bible Américaine a distribué environ 52,736,000 copies de l'Évangile.

—Sa Sainteté le Pape régnant est le plus vieux de tous les souverains de l'Europe ; il a eu 80 ans le 2 mars dernier.

—Le président Harrison vient de lancer une proclamation annonçant l'ouverture, le 1er mai 1892, à Chicago, de l'exposition colombienne organisée en commémoration du 400ème anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

—L'autre jour débarquait à New-York, parmi les immigrants une famille juive se composant de l'homme, de la femme et de onze enfants, souffrant apparemment de la plus abjecte pauvreté. Ils étaient couverts ou plutôt à peine couverts de haillons, et à les voir on n'aurait pas donné \$150 de tout ce qu'ils avaient. Ils se rendaient en Californie. Interrogé sur sa situation pécuniaire, l'homme sortit de sa poche de la monnaie et des valeurs pour plus de \$8,000.

—Le pape Léon XIII vient de créer un nouvel ordre de chevalerie, destiné à récompenser les services importants rendus à sa personne et à l'Église. L'ordre des " *Serviteurs de Saint Pierre* " comprendra des chevaliers, des commandeurs et des grands croix. L'insigne consiste en une étoile d'émail blanc à six pointes, portant en son centre la représentation de la Sainte Trinité, et entourée d'un flamboiement d'or. Le tout est surmonté d'une tiare avec les clefs pontificales également en or. Un ruban jaune avec liserés rouges suspend ce bijou sur la poitrine ou au cou des titulaires.

—Un journal parisien raconte qu'un savant algérien, qui se promenait à Biskra, vit, accroupi au marché, un superbe chameau coureur. Curieux de voir de près un de ces méharis, dont il avait tant entendu parler, le savant enjambe l'animal et s'installe sur la selle. A peine y était-il assis que la bête, sentant un cavalier, se dresse sur ses longues jambes, hume l'air et s'enfuit dans la direction du désert, poursuivi en vain par les Arabes. Depuis lors, on n'a plus eu de nouvelles du savant. Cette anecdote pourrait faire le pendant de l'histoire de cet éléphant qui, ayant ouvert avec sa trompe le couvercle du réservoir d'eau d'une locomotive, en absorba le contenu ; bientôt le train, dans lequel se trouvait le pachyderme, restait en panne, faute d'eau...

—Petit dictionnaire fantaisiste :
Admiration. Sentiment qu'on n'éprouve guère qu'en se plaçant devant un miroir.

Amitié.—Un parapluie qui a le défaut de se retourner dès qu'il fait mauvais temps.

Docteur.—Un chasseur pour qui la chasse est ouverte toute l'année.

Impôt.—Fusqu'il a une assiette, pourquoi mange-t-il dans la nôtre ?

Oubli.—Une éponge qu'on ne trouve jamais quand on en a besoin.

Temps.—Un capital que nous croyons manger quand c'est lui qui nous mange.

Verrue.—Différence qui ne se voit que chez les autres. Soit, on n'a jamais que des grains de beauté.

Viveur.—Un monsieur qui se dépêche de mourir.

Nous attirons l'attention de nos jeunes lectrices sur l'école de dessin et de peinture que M. Emile Lefeuntun a ouvert au No 62, rue St. Jacques. On peut visiter l'étude du jeune peintre à toute heure du jour.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 17 JANVIER 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIEME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

I.—UN DÉPLACEMENT MOUVEMENTÉ

Et la lucarne fit mine de se refermer.

—Drôle !—répliqua Fédor d'une voix où tremblait une furieuse colère,—portez cette carte à votre maître, car ce n'est qu'un laquais qui peut parler avec cette insolence.... Est-il là, votre maître.... d'abord ?....

—Certainement,—fit le cerbère,—il est là, et je n'agis que d'après ses ordres.

—Vous lui direz que le comte Stroganof, qui se trouve en déplacement chez le duc de Treycourt s'est égaré à la chasse, est tout autant trempé que cette carte que je vous ordonne de lui remettre, qu'il demande l'hospitalité pour lui, un des serviteurs et ses chevaux. Allez !....

Le rustre, maté par le ton de Fédor qui n'admettait pas de réplique, s'éloigna en grommelant.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'il revint précipitamment et fit glisser les lourdes barres qui fermaient la grille, en disant d'un ton embarrassé et soumis :

—Entrez, monsieur le comte.... On va s'occuper de votre homme et de vos bêtes ; j'ai ordre de vous conduire près de mon maître.

—Comment se nomme-t-il votre maître ?—demanda Fédor, n'attachant aucune importance à l'insolence d'un valet et lui glissant un louis entre les doigts pour payer le renseignement.

—M. Dementières, M. Fabrice Dementières, répliqua le farouche concierge en s'empressant d'empocher la pièce d'or.

Tout en fournissant le renseignement demandé, il précédait Fédor et l'introduisait, après lui avoir fait traverser une lugubre cour, dans un vestibule faiblement éclairé par une lampe triste.

Il ouvrit ensuite une double porte et annonça :

—Le comte Fédor Stroganof.

Fédor leva les yeux, il avait devant lui une figure déjà entrevue durant la durée d'un éclair.

C'était le visage rébarbatif et antipathique du propriétaire du grand coupé croisé par lui le matin même.

C'était le mari de la jeune femme si belle et si désespérément triste.

M. Dementières s'était levé à l'arrivée du visiteur, et lui disait d'un ton glacial qui démentait la gracieuseté de la formule polie :

—Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

Et comme Fédor saluait en le remerciant, M. Dementières ajouta :

—Je crains que l'on ne vous ait fait attendre.... mais, dans cette habitation isolée, on ne saurait prendre trop de précautions. A tout instant nous sommes assaillis par des misérables, des coureurs de routes.

—Je crains d'avoir été importun,—interrompit froidement Fédor.

—Mais, pas du tout, pas le moins du monde,—répliqua le châtelain avec une grimace qui avait la prétention de vouloir passer pour un sourire,—je suis trop heureux, je vous le répète, de pouvoir être utile à un ami du duc de Treycourt qui est un excellent voisin.... Vous désirez ?....

—Me sécher d'abord, répondit Fédor, car je suis quelque peu trempé.... Ensuite, je meurs d'inanition.... Une fois sec, une fois restauré, une voiture pour me faire reconduire au château de Treycourt.

—Mais vous n'y pensez pas,—fit aussitôt M. De-

mentières en se récriant,—il y a tout près de huit lieues et par d'horribles chemins.... J'espère, au contraire, que vous voudrez bien accepter l'hospitalité au château de Boursac, et vous verrez que si l'on a fait quelques difficultés pour vous en ouvrir la porte, une fois après l'avoir franchie, vous y avez été accueilli de tout cœur.

Cette fois, la phrase était aimable, et elle était prononcée sur un ton qui s'efforçait d'être d'accord avec les paroles.

Fédor remercia courtoisement et suivit son hôte qui, une bougie à la main, tenait à le conduire lui-même jusqu'à la chambre qui venait d'être préparée pour lui.

C'était une grande pièce vaste, triste, meublée correctement d'un lit du premier Empire et de fauteuils carrés de la même époque.

Bien que dans la vaste cheminée brûlât un véritable brasier, la chambre était humide, froide, ou sentait en y pénétrant qu'elle n'avait pas été habitée depuis longtemps.

—Avez-vous besoin de quelque chose,—demanda le châtelain ?

—Rien, absolument, je vous remercie ; que l'on prie seulement mon domestique de venir me trouver dès qu'il se sera séché lui-même.

Fédor Stroganof se trouva seul.

Il enleva son pardessus chamois tout trempé malgré son épaisseur, et il s'aperçut alors, avec satisfaction, que son habit rouge était simplement mouillé aux épaules, humidité qui disparaîtrait bien vite grâce à l'ardente chaleur de la cheminée.

Il donna un coup d'œil à une glace.

Sa toilette était très présentable, son linge n'avait pas souffert, grâce au double collet de son pardessus ; une fois ses bottes essuyées, il serait en costume de veneur, mais tout à fait présentable.

En se retrouvant en présence de M. Dementières, Fédor avait naturellement pensé à l'adorable créature entr'aperçue par lui dans la matinée.

Et se disant que peut-être il allait avoir le bonheur et l'honneur de lui être présenté, il ne voulait point paraître devant elle trop à son désavantage.

L'instinct de l'homme du monde se fait toujours sentir.

Quelques instants ne s'étaient pas écoulés, durant lesquels le jeune homme s'était rôté devant le brasieret complètement séché, que Tim Pickwood pénétrait dans la chambre de son maître.

Fédor assis devant le feu était plongé dans une rêverie profonde.

—Cet homme,—se disait-il, en se parlant de M. Dementières,—est un jaloux.... Tout dans sa personne le révèle.... Et il ne me présentera pas à sa femme.... Elle prétextera une indisposition, la classique migraine, que sais-je ?.... Mais enfin, bien certainement, je ne la verrai pas.... Eh bien ! tant mieux, car cette femme a produit sur moi une impression que j'ignorais jusqu'ici, c'est de l'attendrissement, de la pitié sans doute....

Tim allait et venait dans la chambre, étendant le pardessus devant le feu, le retournant, s'assurant que l'habit rouge de son maître était absolument sec.

—C'est tout drôle, cette maison-ci,—fit-il avec la liberté affectueuse que le comte Stroganof lui avait laissé prendre.—Monsieur le comte ne trouve pas ?.... c'est triste, triste.... on dirait un tombeau ou une prison et les gens ont l'air de fossoyeurs ou de géoliers....

—Tu es fou,—répliqua Fédor.—Après tout, nous sommes bien heureux d'avoir trouvé un abri et un gîte ; écoute la pluie comme elle fait rage contre les vitres....

—Oui, Votre Honneur ! Ça n'aurait pas été.... Comment dit-on cela en français ?.... Ah ! je sais très bien : ça n'aurait pas été *rigolo* de passer la nuit à la belle étoile.

—On ne dit pas *rigolo*, interrompit Fédor, et les belles étoiles, ce soir, sont couchées. Tiens, aies l'obligeance de mouiller légèrement mes bottes, je serai à peu près convenable.

A ce moment on vint annoncer à Fédor que M. Dementières l'attendait au salon et que le dîner allait être servi.

En descendant le vaste escalier vaguement éclairé qui conduisait aux appartements du rez-de-chaussée, le comte était inquiet, nerveux, agité.

Aussi ne fut-il pas maître de lui lorsque le domestique l'annonça sur le seuil d'un grand salon sombre et triste.

Au coin de la cheminée, une femme était assise. C'était elle !

Oui, c'était bien elle, plus belle mille fois en core qu'elle ne lui était apparue, mais laissant voir sur son adorable visage toutes les angoisses contenues d'une inconsolable douleur.

M. Dementières présentait le comte Stroganof-Remer, un ami, un parent du duc et du marquis de Treycourt.

Fédor s'inclinait profondément, dissimulant son trouble.

Il s'excusait d'être importun, de s'être imposé comme il venait de le faire.

Sa voix chaude et vibrante, son accent russe traînant un peu, pareils à une caresse éveillaient-ils un écho dans le cœur endolori de la jeune femme ?

Toujours est-il que l'épaisse frange de ses cils, qui jusque là était demeurée baissée, se releva lentement et que les grands yeux sombres s'arrêtaient fixement sur Fédor.

Celui-ci tressaillit sous le choc.

M. Dementières s'était retourné pour donner un ordre au domestique occupé à ouvrir les deux battants d'une salle à manger, en annonçant que le dîner était servi.

—Voulez-vous offrir votre bras à madame ?—fit le mari d'un ton gêné.

Fédor s'inclina et obéit.

Et en passant dans la pièce voisine, non, ce n'était pas une illusion, le bras de la jeune femme trembla violemment sous le sien.

Le comte Stroganof n'était ni un bellâtre ni un fat.

La pensée qu'il avait produit sur cette idéale créature une impression foudroyante ne lui vint même pas à l'esprit.

Que ressentait-elle donc ?

Pourquoi ce trouble, cette nervosité, cette frayeur ?

Une fois assis à table et redevenu maître de lui, il se mit, en dissimulant la persistance de ses regards, à examiner et à analyser la jeune femme.

Il apercevait son profil d'une pureté angélique, la pâleur ivoirine de son teint.

Certes, il n'avait jamais entrevu beauté aussi saisissante, aussi éclatante !

Belle comme la pureté, comme l'amour chaste, belle entre toutes, et selon l'expression triviale, belle à damner tous les saints du Paradis.

Des cheveux d'un noir bleuté s'arrondissaient autour des tempes en coulées larges et plates comme ces bandeaux à la Vierge qui donnent aux visages des jeunes femmes ce repos si calme et plein de chasteté.

Les yeux, d'une teinte profonde, s'ombraient de longs cils noirs qui voilaient le plus souvent le regard, en atténuant la force et la puissance angélique.

La gravité imposante du front, une bouche légèrement arquée, d'un dessin ferme et pur, donnaient à cet ensemble l'indice d'une énergie virile.

On devinait une femme forte sous cette enveloppe toute jeune.

Grande, élancée, la taille souple comme une liane, c'était bien là une gemme sans pair, ne prenant même pas la peine, pour faire ressortir sa royale beauté, d'avoir recours aux artifices de la toilette et de la coquetterie.

Mme Dementières était vêtue de la plus simple des robes de soie noire et ne portait aucun bijou.

Fédor continuait son examen, tandis que son hôte se battait inutilement les flancs pour soutenir une conversation qui ne pouvait parvenir à dépasser une température glaciale.

—Voyons,—dit-il,—cette jeune femme n'est pas une sottise, la désespérance qui se lit dans ses regards n'éteint pas la lueur d'une intelligence d'élite.

Il faut même que ce soit une nature singulièrement énergique pour que la tristesse qui la dévore ne l'ait pas encore terrassée.

Qu'a-t-elle donc ?

A cet instant, le comte Stroganof interpellé par son hôte, regarda forcément celui-ci.

Et à l'interrogation qu'il venait de se poser, la réponse vint naturellement à ses lèvres.

—Ce qu'elle a, murmura-t-il à part lui, elle a son mari, parbleu !... Et c'est ma foi bien suffisant pour désespérer une telle merveille.

Ce n'est pas que M. Dementières fût laid.

Non, mais ses traits, bien que n'ayant rien d'irrégulier, présentaient une telle expression de méchanceté froide, de cruauté raisonnée, qu'il était impossible de ne pas deviner en lui un être perfide et mauvais, une de ces natures franchement perverses qui font le mal pour le plaisir de le commettre.

Il était bien évident que la présence de Fédor Stroganof à sa table lui était essentiellement pénible.

Cet homme était un ours, vivant dans sa tanière ne voyant personne, chassant seul, retiré du monde, ne frayant avec aucun voisin, une sorte d'hypocondriaque ayant l'espèce humaine tout entière en horreur, et le lui témoignant à l'occasion, lorsqu'il était assuré de l'impunité.

Tel était le jugement que Fédor portait sur son hôte.

Tandis que M. Dementières faisait de vains efforts pour être aimable, ses regards trahissaient ce qui se passait en lui.

Il était impossible de mieux dire à son hôte :

—Je suis obligé de vous recevoir, de par les règles de la politesse, mais je donnerais tout au monde pour vous voir aux cinq cent mille diables, car vous m'énervez, vous m'irritez, et votre présence m'est désagréable et même odieuse.

Et il pressait le service, il bousculait les domestiques, revenant sans cesse au départ de Fédor, qui aurait lieu le lendemain matin.

Il lui demandait si ses chevaux pourraient le porter, s'ils n'étaient pas trop éreintés par la chasse de ce jour pour fournir cette longue course.

Mme Dementières, au delà de toute expression, souffrait du manque de tact de son mari.

De blanche comme une cire, elle devenait pivoine, s'essuyant le front et étouffant à grand-peine les soupirs que lui arrachaient les froissements et la contrainte.

Le café venait d'être servi et, en relevant la tête, Fédor aperçut nettement le hôtelin adressant des signes impératifs à sa femme.

Celle-ci n'essaya même pas de lutter.

Elle se leva, et saluant profondément le comte : —Vous m'excuserez, monsieur,—dit-elle d'une voix où tremblait une émotion contenue,—et me permettrez de me retirer ; je suis un peu souffrante.

Fédor ne trouva pas à répondre une parole.

Le martyre que la jeune femme devait endurer lui poignait le cœur.

Il s'inclina, et lorsqu'il releva la tête, Mme Dementières avait quitté le salon.

Alors le mari devint subitement gai et aimable.

Une métamorphose subite s'opéra en lui.

Il se renversa avec une satisfaction visible dans le profond fauteuil qu'il occupait au coin du feu et offrant en un élégant étui en galuchat un cigare au jeune homme :

—Fumez-vous, monsieur le comte ?... J'ai là des partagos qui ne sont pas mauvais.

Fédor refusa de la main.

Il ne se servait que de sampsoun et possédant sur lui sa provision de cigarettes russes.

Au vrai, il ne voulait rien recevoir de cet homme qui lui inspirait une aversion de plus en plus violente.

Il se trouvait dans la nécessité de subir pour l'instant son hospitalité, mais il avait hâte de quitter ce toit maudit.

Après avoir fumé une cigarette jetée après quelques bouffées, il fit un mouvement pour se lever, mais son hôte inventa cent prétextes pour le retenir.

Il voulait lui faire goûter une extraordinaire et centenaire fine champagne, lui montrer des meubles anciens et avoir son avis.

Prez, la pendule marquait tout près de la onzième heure lorsqu'il parvint à se dégager de cette insistance par trop importune et à regagner son appartement à la porte duquel M. Dementières voulut lui-même le reconduire, et où il le quitta après lui avoir souhaité la bonne nuit.

—C'est la mauvaise chance la plus désagréable qui m'a conduit ici,—grommela Fédor en se pré-

parant à se mettre au lit.—J'ai hâte qu'il fasse jour pour fuir cette enfer. J'y deviendrais fou, c'est certain.

Il était déjà enfoncé dans le grand lit sombre qui semblait un tombeau ; mais malgré la violente fatigue du laisser-courre, il se tourna et se retourna sans parvenir à s'endormir.

—Allons,—dit-il en prenant un livre sur la tablette de marbre placée à la tête de son lit,—la lecture amènera peut-être le sommeil.

Il n'eut même pas le temps de lire le titre du volume.

Entre la couverture et la première page se trouvait une enveloppe cachetée, une lettre.

Et comme machinalement il ne fut pas maître de ses regards, il ne put retenir une exclamation de surprise, de stupeur...

La lettre portait, en effet, écrit en gros caractères :

“ Monsieur le comte Fédor Stroganof.”

Tout d'abord le jour ne se fit pas dans l'esprit de Fédor.

Il crut à une lettre oubliée, remise à son départ de Paris par son valet de chambre.

Il brisa l'enveloppe et dès les premières lignes sa physionomie exprima une émotion à la fois violente et douloureuse.

Voici ce qu'il lisait :

“ Monsieur le comte,

“ J'ai hésité avant de vous écrire, mais c'est la Providence, j'en ai la conviction profonde, qui vous a envoyé à moi pour me venir en aide. Je suis séquestrée, emprisonnée, et condamnée à une véritable vie de tortures.—Jamais je n'ai eu le plus petit reproche à m'adresser. Jamais je n'ai commis la plus légère des fautes. Je suis une honnête et malheureuse femme.—Deux mots résument ma vie : Je suis liée et livrée sans défense à une sorte de maniaque ayant l'humanité entière en horreur et en haine, et se vengeant sans doute sur moi de l'impossibilité dans laquelle il se trouve de torturer ceux qui l'approchent. Que vous dire pour vous expliquer ce qui se passe ? J'ai apporté une dot considérable à mon mari et je n'ai pas la plus légère somme à ma disposition. Cet argent me servirait, affirme M. Dementières, à corrompre les domestiques. Je n'ai point le droit de recevoir mes parents, pas même celui de leur écrire. Ma famille, j'en suis certaine, ignore ce qui se passe. Elle m'a abandonnée, me croyant sans doute complice des mauvais et grossiers procédés de M. Dementières à son égard. Prévenez-la, je vous en conjure. Prévenez la police, la justice... que l'on me secoure, que l'on me délivre, car je sens que si je reste dans la puissance de cet homme qui passe sa vie à me torturer, je deviendrai folle. Ah ! croyez que j'ai bien lutté avant d'en arriver là ! Que j'ai fait tout au monde pour ne pas être forcée d'agir comme je le fais à cet instant, mais je me révolte à la fin !

“ Ecoutez ma prière... je vous en supplie de mains jointes. Si vous passez sans détourner la tête, sans me tendre la main, il ne me reste plus qu'à mourir... car vous devez comprendre que la mort est mille fois préférable à une telle vie... Ayez pitié !... ”

“ MARCELLE CHAMBRANCE.

“ P. S.—Mon père et ma mère, M. et Mme Chambrance, habitent Paris, avenue Bosquet, 14.”

Fédor tourna et retourna cette lettre, la lisant et la relisant vingt fois.

L'émotion qu'il avait ressentie au premier abord augmentait au lieu de se calmer.

—Pauvre femme !—murmura-t-il,—ainsi je ne m'étais pas trompé. Comme elle a du souffrir avant d'en arriver là !

Marcelle Chambrance, avec le premier regard d'une âme forte, avait bien jugé l'homme que la Providence mettait à sa portée.

La pensée de refuser l'appui que l'on implorait de lui ne vint même pas un seul instant à Fédor.

—Ah ! certes,—se répétait-il,—je lui viendrai en aide, la pauvre créature !... Certes, je la délivrerai de ce monstre... Ah ! mon joli monsieur ! vous vous faites geôlier, bourreau, tortionnaire de femmes ! Eh bien ! nous allons rire !... Et ça va être une amusante partie !... ”

Et il reprenait encore, après avoir relu une fois de plus la lettre de la pauvre Marcelle :

—Oui, vous avez pour vous la loi idiote, la force brutale, le droit stupide... Et bien, je mettrai dans l'autre balance toute mon énergie et... l'argent qui a toujours été le nerf de la guerre... Ah ! je voudrais être déjà en campagne !... ”

Vainement il chercha le sommeil. L'agitation à laquelle il était en proie ne s'apaisait pas.

Les draps de ce lit le brûlaient...

—Allons ! voyons,—se dit-il,—du calme. Partir à cette heure n'avancerait à rien bien au contraire... Tout d'abord, il faut que je trouve le moyen de calmer cette pauvre femme. De lui dire tout au moins qu'elle peut compter sur moi.

Avec la divine espérance au cœur elle pourra ronger son frein et se trouver moins malheureuse.

Enfin, le petit jour filtra à travers les rideaux de la chambre, et Fédor put décentement sonner pour appeler un domestique.

Ce fut le concierge, l'ours mal léché de la veille, qui répondit à son appel.

—Il paraît,—murmura Fédor,—que c'est l'âme damnée du sire de Barbe-Bleue !... Cette face patibulaire m'inspire tout autant de sympathie que celle de son maître.

Aussi répondit-il par ce seul mot aux obséquiosités du rustre :

—Priez mon domestique de se rendre auprès de moi, je n'ai pas besoin de vos services.

L'autre se retira en grognant quelque chose d'inintelligible, et Tim Pickwood pénétra bientôt dans la chambre de son maître.

Tim avait certainement quelque chose sur le bout de la langue, car il tournait et virait autour du comte avec une visible hésitation.

—Les chevaux ?—demanda Fédor.

—Ils ont dévoré leur avoine, Votre Honneur, aussi bien hier au soir que ce matin. Oh ! monsieur, ce sont des anglais de grande race, voyez-vous... des bêtes du Norfolk !... et ça ne connaît pas la fatigue.

—Alors, nous pourrions bientôt partir ?

—Aussitôt que cela conviendra à monsieur le comte. Mais que Votre Honneur me pardonne... c'est donc bien pressé ce départ ?

Fédor connaissait trop son fidèle Tim pour ne point savoir qu'il ne risquait pas ainsi une interrogation à la légère et qu'il devait avoir ses raisons pour agir ainsi.

—Tu as quelque chose, Tim ?—dit-il en regardant son serviteur dans le blanc des yeux.

—Bien sûr que j'ai quelque chose, quelque chose qui ne passe pas là.

Et Tim portait la main à sa gorge.

—Oui,—poursuivit-il,—j'avais bien raison de vous dire hier au soir que cette maison était extraordinaire.

—Qu'as-tu pu voir ?

—Quelqu'un, monsieur le comte, quelqu'un... Figurez-vous que je pensais, dès la première heure, Fausta, Gypsy et Goliath, lorsque je me sens frapper sur l'épaule... C'était le maître de la maison... M. Dementières.

—Et que te voulait-il ?

—Vous allez voir... D'abord, il me glissa un louis dans la main... Je refusai, parce que je n'accepte l'argent des gens que lorsque je les connais et que je leur ai rendu quelque service. Avant d'accepter des louis de cette façon, il faut savoir à quoi cela vous engage.

—Enfin que voulait-il ?

—Apprendre toute une foule de renseignements sur vous, Votre Honneur, ce que vous faisiez à Paris, quel monde vous voyiez... Il a été même très... je ne sais pas dire cela en français... *shocking*... il m'a demandé s'il venait beaucoup de *ladies* chez vous... Comme si ça le regardait, par exemple !... ”

—Ah ! et qu'as-tu répondu ?

Tim hochait la tête à diverses reprises :

—Je crois qu'il n'aura point l'envie d'y revenir de sitôt... Je lui ai répondu que ce que faisait mon maître ne me regardait pas et que je serais informé de ce qu'il me demandait, que je ne le lui dirais certainement pas... Et voilà !... Il a fait une... tête, comme dit M. Firmin... ”

—Hum ! tu aurais mieux fait de prendre le louis, quand bien même tu l'aurais donné à un

pauvre, et de lui raconter tout ce qui t'aurait passé par la tête. N'importe, tu es un brave garçon, Tim, et j'ai beaucoup d'affection pour toi.

—C'est que je vous aime tant moi-même, mon cher maître,—fit Tim, rouge de plaisir.

Le comte était vêtu et prêt à partir.

—Là ! Tu vas demander M. Dementières et lui dire que je désire lui présenter mes devoirs avant de quitter Boursac.

Fédor réfléchit pendant un instant.

—Tu amèneras les chevaux dans la cour, sellés et bridés, et tu feras en sorte qu'ils mènent grand train, se cabrant, piaffant... Si par hasard, l'un des deux s'échappait, tu le rattraperais en poussant des exclamations bruyantes.

Tim se mit à rire sans bruit, en répondant simplement :

—Bien, Votre Honneur.

À la nouvelle de ce départ précipité, le châtelain arriva les mains tendues, poussant des exclamations désolées que démentaient son rayonnant visage et la joie mauvaise qui brillait dans ses yeux.

—Comment ! vous nous quittez déjà, monsieur le comte ! C'est mal, c'est très mal... Il paraît que l'hospitalité du château de Boursac n'a pas été de votre goût. Restez au moins pour le déjeuner, je vous en prie.

Fédor s'excusa.

MM. de Treycourt devaient être fort inquiets de lui, il tenait à les rassurer au plus tôt.

—Mais,—continua-t-il,—n'aurais-je pas l'honneur de présenter mes hommages à Mme Dementières ?

Au prix d'un violent effort, le châtelain éteignit l'éclair féroce qui venait de flamber dans ses prunelles.

—Vous l'excuserez, j'en suis sûr, monsieur le comte, Mme Dementières n'a pu prendre encore les habitudes de la campagne. Elle fait toujours la grasse matinée. Du reste, veuillez vous en souvenir, elle était légèrement souffrante hier au soir.

Cette conversation avait lieu dans la cour même. À cet instant l'un des chevaux de chasse échappa des mains de Tim.

Le groom attacha les deux autres bêtes à des anneaux et se mit à poursuivre celle qui bondissait gaiement.

—Oh ! la ! Oh mère ! oh ! mais la !...

Ces exclamations étaient poussées avec une telle énergie, que le cob, très excité par ces éclats de voix, se cabra, rua, hennit, faisant jaillir du pavé de la cour des milliers d'étincelles.

M. Dementières n'avait pas fini d'excuser sa femme que celle-ci apparut au haut du perron.

Le stratagème avait pleinement réussi.

La jeune femme, prévenue de ces préparatifs de départ, voulait connaître son arrêt, bravant cette fois la colère de son tyran.

À l'aspect de Mme Dementières, le visage du mari était devenu livide.

La fureur fit grimacer ses dents.

Il s'avança vers elle les mains étendues.

—Qui vous a permis ?... —gronda-t-il,—d'une voix qu'enrouait la fureur.

Mais Fédor l'avait devancé, il avait gravi les degrés du perron, s'était respectueusement incliné devant la jeune femme, en portant sa main à ses lèvres.

Dans cette position, il tournait le dos au mari qui accourait.

—Je ferai tout !—murmura-t-il si bas que seule elle peut l'entendre.

Puis tout haut :

—Merci mille fois, madame, de m'avoir permis de vous dire adieu.

—Vous allez prendre froid !... rentrez ! rentrez !—cria M. Dementières dont la colère touchait au paroxysme. Rentrez, je vous l'ordonne.

Si Fédor avait pu croire à une exagération de la part de la jeune femme, cette courte scène, d'une violence inouïe, l'eût complètement désabusé.

Brusquement il se retourna et M. Dementières et lui se trouvèrent face à face.

—A qui en avez-vous, mon cher monsieur ?—demanda Fédor, ou plutôt que vous arrive-t-il ?—Seriez-vous tout d'un coup indisposé ?

Il y avait tant de raillerie hautaine et mordante

dans ces paroles, que la rage du mari devint plus violente encore.

Il ne répondit pas, mais ses dents qui claquaient ses mains tremblantes, démontraient jusqu'à quel degré d'abaissement pouvait tomber le misérable.

Fédor, souple, mince, d'une irrésistible vigueur, devait être pour lui un invincible adversaire.

Fédor attendait le choc, et, dans sa prunelle claire, brillait le désir qu'il éprouvait d'anéantir ce monstre.

Alors M. Dementières se tourna vers sa femme :

—Je vous ordonne de rentrer,—lui dit-il brutalement,—vous m'entendez !

Avant d'obéir, Mme Dementières répondit au dernier salut du jeune homme.

L'expression désolée avait fait place à un rayon d'espérance et cet angélique visage était illuminé par un sourire qui n'y avait point paru depuis bien longtemps.

Fédor était déjà en selle.

Il attendit un instant pour permettre à M. Dementières de lui adresser la parole.

Puis il salua froidement d'un coup de tête sec et, la grille ayant tourné sur ses gonds, il s'élança dans l'avenue.

Un bruit de ferraille, de serrure se fit entendre derrière lui.

Le concierge poussait les verrous, remettait les barres en place.

—Trop tard,—murmurait le jeune homme en ne parvenant point à réprimer un éclat de rire.—Tout cela fait partie de la précaution inutile... J'emporte le secret de cette pauvre recluse et ma vie si oisive, si inutile jusqu'ici va avoir un but... Me voici métamorphosé en chevalier errant, On aurait dit que j'en avais le pressentiment. Allons dépêchons, il n'y a pas de temps à perdre, car plus vite je délivrerai cette malheureuse femme sera le mieux, et jusque-là que ne va-t-elle pas endurer ?

L'orage avait disparu, le temps était clair et de nouveau se montrait le soleil.

Vers les onze heures du matin le comte Stroganof s'arrêta à Allogny, où il déjeuna, à l'auberge, de deux œufs frais et d'eau claire et repartit après avoir fait souffler ses bêtes...

Il avait dit la vérité, on était fort inquiet de lui au château de Treycourt, le duc et quelques-uns de ses invités étaient rentrés très tard.

D'autres avaient été demander l'hospitalité à des amis du voisinage, trop heureux de la leur offrir. On avait envoyé des hommes à cheval, dans toutes les directions, et naturellement ils étaient revenus sans nouvelles.

L'arrivée du jeune homme fut saluée de joyeuses acclamations.

Elles s'éteignirent aussitôt, lorsque, après avoir répondu à toutes les questions, après avoir dit qu'il avait trouvé un abri dans une ferme dont il ignorait le nom, il annonça son brusque départ.

—Mais vous nous aviez promis de passer la semaine avec nous,—dit le duc, en donnant à ses paroles une expression de sincère regret.

—Je suis très mécontent de mes bêtes,—répliqua Fédor, choisissant le prétexte que le hasard mettait à sa portée, je ne leur ai pas trouvé assez d'énergie.

—Diable ! cousin.—fit vivement Louis de Treycourt,—vous êtes difficile.

—Je vous les prends au prix qu'elles vous ont coûté,—interrompit M. du Temple.

—Soit,—répliqua Fédor, voulant dérouter tous soupçons.

Le soir même il prenait l'express à Theillay et repartait pour Paris.

II.—UNE FAMILLE A PRINCIPES

Le lendemain vers deux heures, le brougham du comte Stroganof, attelé à une admirable paire de trotteurs russes, s'arrêtait au numéro 14 de l'avenue Bosquet.

Fédor mit la tête à la portière.

Il avait devant lui un petit hôtel carré, confortable, mais très lourd, et qui, malgré la grille entourant le vaste jardin, conservait toutes les apparences d'une maison bourgeoise.

Tim, en livrée, avait sauté bas du siège, où il

était assis auprès du cocher et attendait les ordres de son maître.

—Sonne,—lui dit le comte,—remets ma carte et demande si M. Chabrance peut me recevoir.

Tim revint aussitôt avec une réponse affirmative et Fédor Stroganof mit pied à terre.

On l'introduisit dans un salon élégamment meublé, mais correct, froid, triste. Cette pièce suait l'ennui par tous les coins.

En plus confortable, elle rappelait fort bien les appartements du château de Boursac.

Une porte s'ouvrit et livra passage à M. Alexandre Chabrance.

Un beau vieillard, droit, distingué ; les traits du visage avaient l'air d'une ectype de médaille romaine. M. Chabrance avait dû être très beau.

Ses cheveux d'un blanc immaculé étaient coupés en brosse, un collier de barbe très courte encadrait le visage, laissant voir la bouche à lèvres froides, minces, ornées de dents très belles.

Il était vêtu d'un veston de chambre qu'il n'avait point pris la peine de quitter, ce qui indiquait un suprême dédain pour les mondanités et les détails d'étiquette.

Il répondit froidement au respectueux salut du comte Stroganof, lui désigna un siège de la main, s'assit lui-même et attendit, en regardant le visiteur, ce qui voulait certainement dire :

—Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Veuillez m'exposer le plus promptement possible le but de votre visite.

M. Chabrance avait horreur des paroles inutiles aussi bien que des importuns.

Fédor, si sûr de lui qu'il pût être, se sentit glacé par cet accueil.

Gâté par la société parisienne, il n'avait pas l'habitude d'être aussi froidement reçu.

—Je crains que ma mission n'aille pas toute seule,—murmura-t-il.

En fin de compte, le jeune homme cherchait les mots et ne savait comment débiter.

Après une légère hésitation durant laquelle l'œil clair de M. Chabrance ne le quitta point, il attaqua résolument la question et expliqua en quelles conjonctures il s'était vu dans la nécessité de demander l'hospitalité au château de Boursac et de quelle façon il en était arrivé à connaître le mystère de cette lugubre demeure.

Tandis qu'il parlait, M. Chabrance avait plissé les lèvres.

Sans dire un mot, sans une interruption, sans un geste, il écoutait.

On eût pu croire, en vérité, que Fédor Stroganof s'adressait à toute autre personne, si ses maxillaires puissants, signe d'un entêtement invincible, ne s'étaient agités d'un léger mouvement automatique.

Il laissa aller le jeune homme jusqu'au bout.

Fédor s'animait en parlant, il laissait transparaître une émotion aussi violente que sincère, en racontant tout le long martyre subi par la pauvre Marcelle, et il énumérait les insultes dont elle était l'objet, devant les domestiques, devant tous, de la part du tyran qui l'emprisonnait et la torturait.

Et il disait ce qu'était M. Dementières, un homme fait de violence et de fiel, et ayant perdu toute dignité, tout respect de lui-même.

Lorsque Fédor eut terminé son acte d'accusation, il s'arrêta.

M. Chabrance demeurait toujours silencieux.

Le comte attendait vainement une parole.

Les regards du vieillard ne se dirigeaient même pas sur son interlocuteur.

Il finit par presser un bouton de sonnette électrique placé à portée de sa main.

Un domestique parut.

—Priez madame de descendre au salon.

A suivre.

LES POUDRES ORIENTALES

Les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois, le développement des formes de la poitrine, seront expédiées franco sur réception du prix (\$1.00), adressé à l'agence des Poudres Orientales, boîte-poste 694, Montréal. Dépôt-général pour Montréal : L.-A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Ste-Catherine, Montréal.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise le système intestinal, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'impureté du sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consomption étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix 50 cts. le flacon, \$5.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

ECOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

25 CTS. **CONSUMPTION** 25 CTS.
Le Meilleur Remède pour la toux
PISO'S CURE FOR

THIS PAPER may be found on the 4th floor, 5 Bowler & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en rose, chansonnette, Ch. Pourny 25c; La Créole, valse, F. Fore, 60c; Love golden dream, valse, Iho Bonheur, 75c; Florine valse, C. Lowthian, 60c; Rustic, danse, Cr. Howell, 40c; Mazurka élégant, G. Bachmann, 35c.

MUSIQUE A BON MARCHÉ

Je t'aime, valse, I love thee, Waldtenfel, 20c; Dans les Sierras, mazurka, Lacassette, 25c; Land of the fairies, pays des fées, Berntheisel, 25c; Frivolité, polka, Lacassette, 20c; Chatelaine, valse, Leduc, 10c; Canari, valse, C. F. Escher, 10c; Soupir des fleurs, polka, Strauss, 10c; Silvery echoes, rêverie, C. D. Blake, 10c; General Grant's March, E. Mack, 10c.

11 cents par la poste pour les morceaux de 10 cts.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend e partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

GUERISON PROMPTE
DES
REUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez toujours comme suit, *Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette.*

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts
A \$1.50

15 ST-LAURENT

ANNONCE DE John Murphy & Cie

DURANT NOTRE

GRANDE VENTE ANNUELLE

Nous offrons la balance de nos Pelleteies

BOAS, COLLERETTES ET COLLETS

A 25 p.c. d'escompte

GARNITURES EN PELLETERIES

A 20 p.c. d'escompte

UN GRAND LOT DE DRAPS BEAVERS ET DRAPS DE FANTAISIE

Balance de nos marchandises d'hiver déjà réduite, et nous donnerons en plus un escompte de 10 pour cent.

COUPONS! COUPONS!

Un grand lot de coupons de tweeds et draps, réduits à moitié prix.

SEALETTE! SEALETTE!

Il nous reste encore plusieurs pièces de ces marchandises, valeur extra, que nous offrons à une réduction de 10 pour cent d'escompte.

FEUTRE! FEUTRE!!

Assortiment complet de merceries. Seulement 75c. la vorge.

MANTEAUX! MANTEAUX!!

Tous nos manteaux pour enfants sont vendus à une réduction de 20 p.c. à 33½ d'escompte.

JOHN MURPHY & CIE

Goin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sommités médicales françaises. Dépôt chez

ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHIE

208, RUE ST-DENIS

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils

Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toute sorte.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES.

Saint-Eustache, P. Q.

Colonne Carsley

A PROPOS DU COMMERCE DE SAMEDI SOIR

Nous sommes d'opinion que le commerce de samedi soir ou le surcroît d'ouvrage laissé pour le samedi soir ou tout autre soir, est le résultat d'une mauvaise direction, mauvais jugement et lenteur de la part des acheteurs, des vendeurs et de tous ceux y concernés.

ESSAYEZ A Y METTRE FIN

On croira sans doute que c'est une manière étrange pour nous de faire cesser le système de fermeture tard en fermant tard nous-mêmes. Mais comme il faut souvent lutter pour avoir une place, de même, d'après le même principe, en pressurant, nous ferons tous nos efforts pour faire fermer les magasins de marchandises sèches de la ville à une heure raisonnable.

CE QUI EST PROPOSÉ

Nous nous proposons de tenir nos magasins ouverts le samedi jusqu'à neuf heures et peut-être dix heures, d'après les règlements suivants:

A SIX HEURES

A 6 hrs p.m. les samedi les deux tiers de nos employés obtiendront congé. L'autre tiers restera au magasin pour les affaires du soir.

PATRONS INJUSTES

Ce qu'il y a de plus injuste au sujet du travail du soir, c'est que les patrons forcent leurs employés à travailler une journée et demie pour le salaire d'une journée et très souvent ce salaire est très modique.

PARTAGE DES PROFITS

Nous nous proposons, comme rémunération, de faire un partage de tous les profits bruts faits après six heures p.m., comme suit: Nous gardons la moitié des profits bruts et l'autre partie sera divisée également entre tous les employés qui auront travaillé après six heures.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

AVANTAGES EXTBA

Afin d'attirer le commerce du samedi soir au centre de la ville, plusieurs bons avantages variés seront donnés.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

POUR LE MOMENT

Le thé, le café et les gâteaux dans notre salle de rafraichissements sont servis gratuitement après 7 heures les samedis.

Le tarif des tramways sera payé à toutes les personnes qui achèteront pour un montant de plus d'une piastre.

S. CARSLEY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLEY.

S. CARSLEY

1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924, 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1969, 1970, 1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 2681, 2682, 2683, 2684, 2685, 2686, 2687, 2688, 2689, 2690, 2691, 2692, 2693, 2694, 2695, 2696, 2697, 2698, 2699, 2700, 2701, 2702, 2703, 2704, 2705, 2706, 2707, 2708, 2709, 2710, 2711, 2712, 2713, 2714, 2715, 2716, 2717, 2718, 2719, 2720, 2721, 2722, 2723, 2724, 2725, 27

NOUVELLE PHARMACIE

PHARMACIE DECARY

Pharmacie de première classe, au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, dans le nouveau Bloc du Séminaire.
Produits Chimiques et Pharmaceutiques les plus purs et les plus récents.
Dépôt général de Médecines brevetées françaises et américaines et d'Articles de Toilette et de Parfumerie.
Laboratoire des Prescriptions placé sous le contrôle immédiat et exclusif de deux Pharmaciens diplômés.
Service de nuit et du dimanche.
ARTHUR DECARY,
Chimiste et pharmacien
Téléphone Rail No 6,833

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

SEPTIEME TIRAGE MENSUEL, LE 14 JANVIER 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St Laurent.

PACIFIQUE CANADIEN

FETE DU JOUR DE L'AN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR seront délivrés pour toutes les stations sur le chemin de fer du Pacifique Canadien, Port Arthur, Ont., et dans l'Est, y compris le Sault Ste-Marie, Mich., et Détroit, Mich., aussi pour l'Intercolonial et les stations des provinces Maritimes, tel que ci-dessous indiqué :

JOUR DE L'AN

AU PRIX D'UN SEUL TRAJET, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir le 2 janvier 1891.

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir jusqu'au 5 janvier 1891.

GONGE DES CLASSES

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, certificat, du 10 au 31 décembre 1890, bons pour revenir jusqu'au 31 janvier 1891.

Pour plus amples informations, s'adresser à l'agent quel agent du chemin de fer du Pacifique Canadien.

Bureaux des billets à Montréal :

286 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie. Hôtel Windsor.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

NOEL ! JOUR DE L'AN !

GRANDE VENTE DE

Marchandises pour les Fêtes. — Prix d'occasion. — 30 pour cent d'Economie! — Profitez-en!!!

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais



LE
Johnston's Fluid Beef
est l'essence même de la vigueur. Il donne la force, rend robuste et vigoureux.

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures — Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259 — Rue Notre-Dame, Montréal — 2259

CHAUSSE & MESNARD ARCHITECTES.
No 77, RUE SAINT-JACQUES. MONTREAL.
J. A. CHAUSSE, E. MESNARD.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,025,192.55
Sécurités pour les assurés..... 1,837,936.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLÂTRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER NA PAS
D'EGALE POUR LES DOULEURS DES REINS
LAMIE DES DAMES

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST. GARANTI DE GUÉRIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

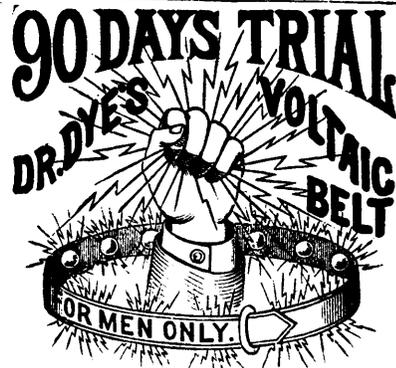
\$5,000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DÉPOT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPESIE. CONSTIPATION ETC 1/2 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL. 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS



And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial
TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, ALL KIDNEY TROUBLES and many other diseases. The BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

BAUME NASAL

NE FAILLIT
JAMAIS GUÉRIT
RHUME DE CERVEAU ET
CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.
Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est qu'il y a un Catarrhe; vous ne devez pas tarder de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau ne résulte en un Catarrhe, sans la consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50 cts. ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

POUR



Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamol.

SERVEZ-VOUS DE Intime ET LA Grippe

POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
78 Fifth Avenue
New York